

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE PATOIS AU CANADA, par N.-E. Dionne

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNEE.—No 891

MONTREAL, 1er JUIIN 1901

5c LE No



Photo Désautels et Maillé, 1713, rue Sainte-Catherine

Mme EMMMA BOUZELLI

Du Théâtre National Français de Montréal

LE PATOIS EXISTE-T-IL EN CANADA

PAR M. N.-E. DIONNE

BEAUCOUP D'ÉTRANGERS, surtout des Français, sont sous l'impression que le patois a pris racine et fleurit dans nos campagnes canadiennes. Il en est même parmi ceux-là qui, après les avoir visitées, ont eu le triste courage d'écrire pareille absurdité dans leurs récits de voyage. On ne saurait être plus ignorant ou moins véridique. Qu'il se rencontre dans notre langage, à la ville comme à la campagne, des expressions surannées, des tournures vieilles ou perdues, d'affreux anglicismes, personne ne le conteste. Mais que nous parlions le patois : c'est faux de le dire et erreur de le croire.

QU'EST-CE DONC QUE LE PATOIS, si on le compare à la langue française avec toute la pureté de sa forme moderne ? Est-ce une dégénérescence ou un véritable symptôme de décadence ? Charles Nodier, dont le nom fait autorité en matière de linguistique, va nous l'apprendre.

Il n'est pas besoin, dit-il, d'avoir beaucoup exercé son esprit à la réflexion pour comprendre que le patois, composé plus naïvement et selon l'ordre progressif des besoins de l'espèce, est bien plus riche que les langues écrites en curieuses révélations, sur la manière dont elles se sont formées. Presque inaltérable dans la prononciation, dans la prosodie, dans la mélodie, dans l'orthographe même, quand on l'écrit, il rappelle partout l'étymologie immédiate, et souvent on n'y arrive que par lui. Jamais la pierre-ponce de l'usage et le grattoir du puriste n'en ont effacé le signe élémentaire d'un radical. Il conserve le mot de la manière dont le mot s'est fait, parce que la fantaisie d'un faquin de savant ou d'un écrivain de typographe ne s'est jamais évertuée à détruire son identité précieuse dans une variante stupide. Il n'est pas transitoire comme une mode. Il est immortel comme une tradition. Le patois, c'est la langue vivante et nue. Le beau langage, c'est le simulacre, le mannequin... Le patois, c'est la langue du père, la langue du pays, la langue de la patrie.

Le patois, tel qu'il doit être compris, est donc une langue particulière, ayant une littérature à soi. Le fait est qu'on retracé en France toute une bibliothèque patoise, avec ses dictionnaires, ses grammaires, ses poètes et ses prosateurs. Je trouve dans un ouvrage sur le sujet qui nous occupe toute une étude sur l'utilité de la connaissance du patois.

LE PATOIS EST UTILE AUX HISTORIENS, aux antiquaires, aux numismates. Il existe à la Bibliothèque Nationale de Paris deux manuscrits qui, sans la connaissance approfondie des patois de la Picardie, resteraient toujours inintelligibles. La vie, si fabuleuse de Charlemagne, ne peut être connue dans ses plus petits détails, de même que l'état général de la société à cette époque que par le poème patois de Gérard de Roussillon. On y trouve exprimés d'une façon chevaleresque le dévouement de Berthe, l'épouse du grand roi, et son courage à supporter la misère et l'obscurité.

Pour connaître l'étymologie de la plupart des noms de famille des nouveaux propriétaires, il est indispensable, dit Eusèbe Salverte, de connaître non seulement un très grand nombre de mots vieillies, mais aussi les patois et les locutions propres aux diverses provinces.

La connaissance du patois n'est pas moins utile pour l'étude de la géographie, cet œil de l'histoire.

CHARLES NODIER A BIEN SAISI le point de vue de l'importance de l'étude des patois à propos d'un dictionnaire étymologique de la langue française. Après avoir rendu au latin, au grec, à l'allemand les mots qui dérivent évidemment de ces langues, la fa-

mille de mots qui resterait, dit-il, dans toutes les langues, ce ne serait pas la langue primitive absolument parlant, ce serait la langue autochtone de chaque pays, c'est-à-dire la langue primitive qui lui a été propre, la langue indigène qui ne doit rien à personne et qui expliquerait tout ce que les étymologistes essaient en vain d'expliquer, sans en excepter les noms propres et locaux d'époque reculée, sur lesquels on n'a jamais hasardé que de misérables conjectures, destituées de toute vraisemblance. Or, personne ne contestera que la langue autochtone d'un pays ne soit le témoin le plus authentique de son histoire.

LOIN DONC D'ÊTRE UN OBSTACLE au progrès de l'éducation, le patois en serait, au contraire, un moteur puissant, puisqu'il a sur la langue écrite ou imprimée l'avantage de ne se modifier que peu ou point. Donc, les touristes français qui ont cru rencontrer dans nos campagnes une population patoise, se sont étrangement trompés, ou ont voulu se laisser tromper. Et ce patois, qui, pour eux, est synonyme de corruption de langage, devrait être considéré, si on croit Nodier, comme un bienfait et un bon signe.

NON, LE PATOIS N'EXISTE PAS en Canada et il ne peut y prendre pied, parce que notre état social n'exige pas que nous ayons recours à un idiôme populaire pour mieux exprimer nos pensées, nos besoins.

Est-ce que la langue française, telle que parlée par la classe instruite, ne suffit pas aux exigences de tous ? Est-ce que la langue française, telle que parlée par la classe moins instruite, disons même ignorante, est tellement incompréhensible, qu'il faille en avoir honte et désespérer ?

Consultons les faits et soyons francs. Il n'est pas un cultivateur du fond de la Gaspésie qui ne puisse se faire aisément comprendre par l'habitant de la vallée de l'Outaouais. Écartez quelques mots qui sentent le terroir, quelques termes de marine chez le premier, des expressions en vogue dans les chantiers chez

l'autre, et vous aurez en présence deux individus qui se comprennent sans effort, et leur conversation sera parfaitement intelligible à n'importe quel Canadien français.

LES RAISONS QUI ONT AMENÉ la formation d'un dialecte spécial chez presque tous les peuples de l'Europe, — car le patois se rencontre aussi en Allemagne, en Italie, en Espagne et au Portugal, — ne saurait plus exister pour nous. Ceux qui ont étudié la naissance et les développements du patois, sont unanimes à poser en principe qu'il n'existe point chez une nation de langues qui n'aient des dialectes d'autant plus multipliés que les subdivisions territoriales ont été plus fréquentes, plus nombreuses et de plus longue durée. "C'est ce qui fait, écrit Gembloux dans son *Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois*, que, malgré les efforts énergiques et continuels d'un pouvoir trop souvent despotique et naturellement centralisateur, dès qu'il a conscience de son existence, chaque nation est toujours composée de plusieurs peuples, ethnologiquement parlant."

Ce principe général trouve une bonne application au Canada. L'élément anglais s'est mêlé à l'élément français avec une rapidité considérable ; chacun a conservé sa langue, tout en se faisant mutuellement des emprunts de mots peu nuisibles à l'un et à l'autre.

Les Anglais et les Irlandais, — ceux-ci étant devenus Anglais par la langue, — forment un noyau de population à part ; les Canadiens-français sont restés autochtones. Le danger pour l'intégrité de notre langue à pu exister immédiatement après la cession du Canada à l'Angleterre. Si la Province de Québec eut été morcelée, il aurait pu s'ensuivre, d'après le principe posé plus haut, que notre langage devint tellement déformé qu'il eut été peu compréhensible aux puristes de France. Mais aujourd'hui, après plus de cent ans de lutte, nous n'avons plus rien à craindre. Notre littérature a pris de l'essor ; elle est plus ou moins riche, mais elle est assez solidement assise pour braver tous les assauts. La masse du peuple sait lire et écrire ; l'éducation de l'enfance progresse lentement, mais sûrement. Le lion anglais a fait son effort, et ses coups de griffes n'ont servi qu'à nous rendre plus prudents et moins timides. Mais soyons toujours sur nos gardes. Fuyons comme une peste, l'anglicisme et l'américanisme son congénère, aussi bien dans la conversation que dans les écritures. Que, sous ce rapport, la classe instruite donne le bon exemple, et ces deux mortels ennemis du beau langage auront vite disparu.

Chez nos émigrés

A PROPOS DE RAPATRIEMENT

Je vous adresse, cette semaine, les photographies de quelques-uns des hommes qui nous font honneur dans le monde des affaires.

M. J.-B. Simard, président du club Casino et trésorier de la Bay State Coal Co., a été président de presque toutes nos sociétés canadiennes depuis vingt-cinq ans. Il est dans tous les comités où il faut un travail énergique et des sacrifices. C'est un patriote qui prépare l'avenir en faisant instruire sa fille à Paris et son garçon dans les écoles supérieures américaines.

M. Zéphirin Granger, marchand de confections, fait, depuis plusieurs années, partie de la maison Rocheleau, Granger et Cie, qui est non-seulement une des principales de Worcester, mais qui a encore des succursales à Woonsocket, R.I., et Fall River, Mass.

M. Alfred Roy, entrepreneur de pompes funèbres, a occupé des charges dans toutes nos sociétés, dont il est un des membres les plus dévoués.

M. Elie Belisle, l'un des principaux entrepreneurs en construction de Worcester, s'est acquis une jolie fortune. Il a fait plusieurs constructions importantes

et est lui-même propriétaire d'une des plus belles maisons de la ville.

On a dû comprendre par mon précédent article que si je fais connaître aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ces hommes qui nous font honneur et qui ont doublement mérité parce qu'ils se sont créés une position au milieu d'une population peu disposée en leur faveur, ce n'est pas avec l'intention d'inciter les Canadiens à venir ici.

Il est malheureusement trop vrai, que sur les milliers qui sont partis du Canada, entraînés par des visions d'or, il y en a bien peu qui aient réalisé leur rêve.

Mais parce que les Canadiens qui sont aux États-Unis depuis des années n'ont pas fait fortune, doivent-ils pour cela retourner au Canada ? Voilà une question qui est débattue depuis bien longtemps, qui semble être plus que jamais d'actualité et sur laquelle j'ai hâte de m'expliquer.

Ce n'est pas qu'à Worcester même et dans les autres villes qui sont favorisées d'industries diverses, le rapatriement soit un problème qui passionne les masses. Ici tout le monde est à peu près fixé, comme le feront comprendre les données suivantes.

Sur quelques 3,000 Canadiens qui dépassent l'âge de vingt-et-un ans, il y en a 1,900 qui sont citoyens américains.

ricains, ce qui suppose qu'ils habitent les Etats-Unis depuis au moins cinq ans et qu'ils ont l'intention d'y rester. Ajoutez à ceux-là les Canadiens qui ne se sont pas fait naturaliser, soit par apathie, soit parce qu'ils ne savent pas lire l'anglais ou ne sont pas dans le pays depuis assez longtemps, bien qu'ils aient l'intention d'y demeurer, et vous verrez que la proportion de la population flottante ici est très minime. De fait, j'ai eu l'occasion de constater que sur le nombre des familles qui ont quitté Worcester l'an dernier pour aller s'établir ailleurs, à peine une dizaine ont pris la direction du Canada. J'ai également constaté que quelques familles parties d'ici l'année précédente, étaient revenues du Canada, suivies, cette fois, d'un grand nombre d'autres.

Mais il est indiscutable qu'un mouvement de va et vient beaucoup plus considérable a lieu sur d'autres points ; et en présence des articles plus ou moins intéressés que l'on fait paraître de ce temps-ci dans les journaux du Canada, j'ai voulu me renseigner à bonne source.

Si vous jetez les yeux sur une carte de chemin de fer de la Nouvelle-Angleterre vous ne pouvez vous empêcher de remarquer le réseau immense du Boston et Maine. Ce chemin de fer après avoir absorbé quatre ou cinq autres compagnies couvre de ses nombreuses lignes le New-Hampshire, le Vermont, le Maine et le Massachusetts. Faisant raccordement



M. Elie Belisle

“ Ce qui était considéré comme une utopie il y a quelques années, est devenue une réalité. Le rapatriement s'opère et prend une extension considérable. C'est en vain que l'esprit de parti qui fait notre ruine politique et sociale cherchera à nier ce fait...”

Or, il y a vingt-cinq ans de cela, et la population canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre s'est triplée depuis.

Entendons-nous bien.

Dans les centres qui dépendent exclusivement de l'industrie du coton, il arrive des crises fréquentes qui forcent une forte partie de la population à se déplacer.

Il y a des familles canadiennes qui sont venues ici sous des impressions absolument fausses et qui sont déterminées à retourner au Canada.

Il y a des fils du cultivateur qui sont venues ici parce que la terre paternelle était trop étroite, qui ont encore le goût de l'agriculture et qui ont des économies en plus.

Dans ces cas et dans d'autres semblables les agents de colonisation du gouvernement, payés à salaire fixe, intelligents et bons patriotes comme j'en connais, peuvent rendre de grands services en fournissant des renseignements, en donnant des conseils dictés par l'expérience.

Mais il ne faut pas que le patriotisme serve à couvrir un système d'embauchage indigne ; il ne faut pas que l'on profite de l'enthousiasme irréflecti, que l'on abuse des plus nobles sentiments de nos compatriotes pour les plonger de nouveau dans la misère.

Autant est coupable celui qui contribue à détourner l'honnête cultivateur canadien de sa vie tranquille pour le jeter dans la fournaise américaine, autant est coupable celui qui profite de la nostalgie qui assiege les familles ici pour les jeter, sans préparation, dans la forêt, d'où elles sortiraient bientôt après avoir dépensé leurs économies, sans profit pour personnes.

Le patriotisme exige que nous apprenions qu'on ne saurait recommencer indéfiniment la vie et qu'une fois dans un endroit il faut, malgré les déboires inévitables du début, savoir s'y fixer.

Je n'oublierai jamais la rencontre que je fis sur un convoi du Pacifique d'une pauvre femme, les cheveux en désordre, les joues creusées et les yeux cernés par les fatigues de quatre jours de voyages, trainant ses enfants et ses couvertes salies sur les bancs d'un “ colonist ”. Elle était partie avec son mari pour le Far-West, à la tête d'un capital de \$4,000, et maintenant la famille revenait là où elle avait d'abord vécu heureuse, désenchantée, humiliée et sans le sou.

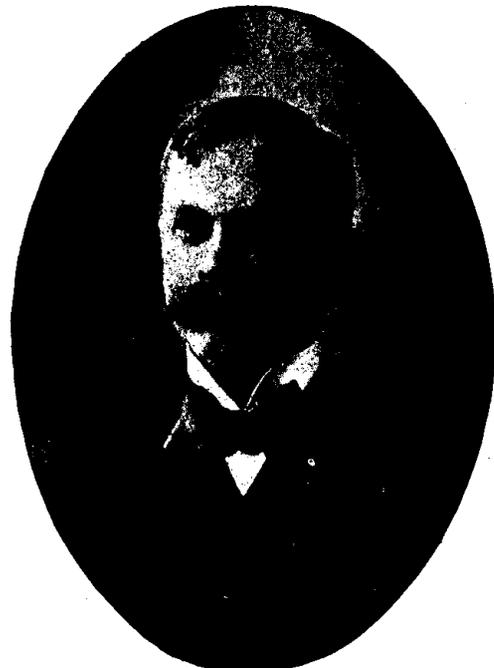
— Et pourtant, monsieur, me disait cette femme d'une voix brisée, nous avons tout essayé.

Ah ! voilà. On n'est jamais content ; on prête volontiers la voix aux agents à la langue bien pendue qui nous font entrevoir des Eldoros toujours nouveaux, et l'on finit par mourir sur la paille !

Compatriotes du Canada ! vos frères émigrés ont formé des établissements susceptibles de devenir



M. Alfred Roy



M. J.-B. Simard

avec les lignes Canadiennes à Maquam, sur le lac Champlain, à Newport, Sherbrooke et Dudawell Junction, il descend vers le sud en touchant à presque tous les centres canadiens. Ses trois têtes de lignes principales sont Boston, Worcester et Springfield. Le Boston et Maine est représenté pour les voyageurs canadiens, à Worcester, par M. J.-B. Lepire, un vétéran de la guerre de sécession, qui est au service du public voyageur canadien depuis trente-six ans. Or d'après les renseignements qui me sont fournis par ce monsieur, le Boston et Maine vend, bon an mal an, excursions à part, environ huit mille billets à des Canadiens en partance pour le Canada dans la partie sud du Massachusetts, le Rhode-Island et le Connecticut. Au sud de Worcester on en a vendu 314 durant le mois d'avril dernier ; 71 Canadiens sont partis de la ville de New-Bedford dans le même temps.

Maintenant on peut supputer le double, soit 16,000 billets, ou plus pour la région au nord des villes nommées, pour une seule ligne de chemin de fer ! Il est donc facile d'établir que les Canadiens retournent au Canada.

“ Mais, ” me dit M. Lepire, “ il en est ainsi tous les ans, et nous ramenons plus de monde du Canada que nous n'y en envoyons. ” Je n'ai pas de peine à le croire.

En 1876, Ferdinand Gagnon disait aux colons d'Emberton :



M. Zéphirin Granger

stables, ils ont fondé des églises pour conserver leur foi, ils construisent des écoles pour que leur chère langue française soit enseignée à leurs enfants, ils acquiescent du prestige avec le temps et la richesse, ils désirent votre appui moral et veulent rester en communion d'idées avec vous ; ne travaillez pas à les affaiblir et à les désorganiser en activant chez eux le goût des aventures.

T. ST-PIERRE.

AUBADE

L'aube est bien tardive à naître,
Il a gelé cette nuit ;
Et déjà sous ta fenêtre
Mon fol amour m'a conduit.

Je tremble, mais moins encore
Du froid que de ma langue ;
Le frisson du luth sonore,
Se communique à mon cœur.

Emu comme un petit page,
J'attends le moment plus sûr
Où j'entendrai le tapage
De tes volets sur le mur ;

Et la minute me dure
Où m'apparaîtra soudain,
Dans son cadre de verdure,
Ton sourire du matin.

FRANÇOIS COPPÉE.

Nouvelle historique

UN CRIME CACHÉ

—Eh bien ! messieurs, mettons-nous à table !... Comme je vous en ai fait part, il y a quelques instants, M. Le Marchant, a été subitement mandé auprès du Gouverneur-général mais avant de traverser à Québec, il est venu me voir et m'a chargé de vous prier de l'excuser s'il n'était pas ici à huit heures, et de lui faire honneur à table.

Ces paroles, prononcées par Messire Boucher, le curé de Lévis, s'adressaient à une dizaine d'amis de M. Le Marchant, riche traitant, de cette localité.

M. Le Marchant, dont on ne connaissait pas l'origine apparente dans la colonie vers 1687, après une traite très fructueuse dans l'Ouest canadien. Depuis lors, Dame Fortune, lui souriant toujours, avait fait tourner à bien toutes ses entreprises.

Il fut assez libéral, sans prodigalité, et cela lui amena beaucoup d'amis, parmi lesquels il en compta plusieurs jouissant d'influence à dose plus ou moins forte, dans l'entourage du gouvernement de la colonie, à Québec. Et c'était bien aussi ce qu'il désirait.

Jugeant enfin sa fortune suffisante, pour retourner en France et y finir ses jours paisiblement, il profitait d'un moment d'accalmie entre les habitants de la Nouvelle-France et ceux de la Nouvelle-Angleterre, pour réaliser ou convertir ses biens, en belles pièces sonnantes et s'embarquer.

Comme la saison hivernale battait son plein, la navigation française ne fonctionnait plus, et M. Le Marchant avait obtenu du gouverneur la permission de passer par la Nouvelle York pour rentrer en Europe. De plus, ce qui rendait son passage par la Nouvelle-Angleterre plus sûr, c'est que M. de Vaudreuil le chargeait d'une communication pour les autorités anglaises.

Avant que de partir du Canada, M. Le Marchant, convia pour un petit dîner intime, une dizaine d'amis parmi lesquels on comptait M. le curé de Lévis, M. Rageot, notaire à Québec, et le Dr Sylvain, aussi de Québec.

Seulement, le soir même de ce dîner, qui, en même temps était celui de son départ, le Marquis de Vaudreuil venait de le faire mander. Avant de se rendre auprès du gouverneur il passa chez M. Boucher, et lui faisant part du message reçu sur le champ, il lui demanda, le cas échéant, de prier ses amis de commencer le dîner sans lui, s'il n'était pas revenu au coup de huit heures.

M. Le Marchant, on a pu le comprendre, par les lignes ci-dessus, habitait Lévis.

L'explication du prêtre, aux différents convives avait supprimé tout commentaire, et lorsque le coucou de l'auberge où le dîner avait lieu, fit entendre son cri moqueur, à l'heure mentionnée, sur l'invitation de messire Boucher, chacun prit place à table.

Maitre Boivin, le digne aubergiste, pour plaire à un riche bourgeois comme M. Le Marchant, qui, d'ailleurs lui avait donné carte blanche, avait cherché à se surpasser dans la confection de ce banquet intime. Disons tout de suite qu'il y avait réussi entièrement, s'il fallait en juger par les remarques flatteuses des dîneurs ; aussi, fallait voir le sourire béat qui déridait la physionomie du vatel canadien. Mais il regrettait un peu l'absence de son client.

Au dessert, l'on causa. Et, tout naturellement, de M. Le Marchant. Va sans dire aussi, comme tous étaient des amis, que les louanges, les éloges bien tournés, au moment précis, devaient faire tinter les oreilles de ce personnage, à Québec.

La chose est intéressante à noter : Chacun par ses paroles, ou telle histoire ou récit, voulait faire croire à ses compagnons, à un haut degré d'intimité avec leur amphitryon. L'amitié d'un homme riche est

toujours recherchée, et ceux qui la possèdent, s'en prévalent toujours beaucoup.

Quelques-uns expliquaient, selon leur idée, la raison qui aurait causée chez leur ami, leur degré d'intimité.

Maitre Rageot disait lui :

—Que de choses, de secrets l'on nous confie. Souvent le chef de la famille nous dit des choses qu'il cache à sa femme et ses enfants, et à cause de toutes ces confidences, de ces affaires domestiques, je crois que nous, hommes de loi, sommes plus en rapports directs avec le foyer domestique. Je dirais, M. le curé, en tous respects, ne vous en déplaît, quasi autant qu'à vous, et notre discrétion n'a jamais trahi personne.

Quelques convives appuyaient les arguments du notaire, lorsque le médecin voulut plaider pour sa profession.

—J'accorde à notre ami, qu'en sa qualité légale, il se trouve en rapports intimes avec la famille, mais en même temps, je crois qu'il est juste de vous faire reconnaître que le médecin occupe une place encore plus intime au foyer domestique. En effet, messieurs, le médecin est le premier à vous tendre la main et vous aider à faire votre entrée dans ce monde. Durant le cours de votre séjour sur la machine ronde, il est là pour vous aider à combattre les maux auxquels la chair est susceptible. Souvent un autre monde inconnu nous semble proche ; le fil de la vie est prêt à se rompre, et, comme nous préférons demeurer aussi longtemps que possible dans un monde connu, nous avons recours au médecin qui peut nous y retenir. Et les confidences !... Oh ! les confidences que nous recevons !...

Jusqu'ici, quoique messire Boucher eut écouté avec intérêt, les dissertations de ses deux savants amis, il n'avait point dit mot. Enfin, promenant son regard autour de la table, sur ses amis, il dit, d'une voix calme :

—Comme prêtre catholique, messieurs, il faut bien que je dise un mot pour ma profession, et la position qu'elle occupe dans la vie intérieure, qui est la base de la société. Mais avant, permettez que je dise combien j'apprécie les arguments de nos deux amis. Entre les deux, il est difficile de se prononcer.

Selon moi, l'une est aussi indispensable que l'autre, mais il est une autre vocation, plus élevée qu'aucune, plus sacrée, et c'est celle du prêtre catholique, lorsque sous son caractère sacerdotal il vient en contact avec la famille, car alors il y apparaît comme le ministre du Christ. Le croyant voit entre ses mains, la puissance d'un Dieu, et dont un des reflets est le pouvoir de lier ou de délier les consciences humaines.

—M. Sylvain nous a dit que l'oreille du médecin reçoit des confessions solennelles. La douleur physique est un puissant levier ; elle nous fait tous entrevoir le sort commun et dans les tortures qu'elle nous inflige peut nous porter à avouer la cause de ce mal. Mais il y a des péchés, des crimes épouvantables, qui ne laissent aucune cicatrice visible. Après s'être roulé, s'être plongé dans le vice et le péché, des années durant, le regard n'a pas perdu de sa limpidité, les lèvres ont encore leur fraîcheur et leur carmin, et le sang vibre par saccade joyeuse dans l'organisme humain.

—Ici point n'est besoin du fils d'Esculape. Point n'est besoin de glisser honteusement dans l'oreille du médecin une confession déshonorante ; mais l'âme est noire de la lèpre du péché.

—Pour le catholique croyant il n'y a qu'une manière de purification : le sacrement de Pénitence. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.

homme n'existe plus ; il n'y a plus là, que le représentant charnel de Dieu, et c'est le Maître qui parle par sa bouche lorsqu'il prononce les mots : *absolve, etc.*

—Imaginez-vous, pour un instant, messieurs, la magnitude et la multitude de ces confessions terribles qui passent tous les jours par cet intermédiaire : le prêtre, aux pieds de ce Christ qui a tant souffert pour l'humanité. Le confessionnal n'est point le lieu pour la dissimulation ; l'âme repentante du pécheur vient s'y soulager sans contrainte.

—Maintenant, mes amis, voulez-vous que je vous fasse part d'une épreuve terrible qui m'a bien tourmentée et que je n'oublierai jamais ? Ceci se rattache à mon arrivée de France, à Québec, où récemment j'étais créé prêtre du Très-Haut. La première confession que j'y entendis fut celle d'un homme qui avait commis un crime atroce, épouvantable ; aux détails révoltants, et si cruel, barbare, monstrueux dans les circonstances qui l'entouraient, que durant des semaines et des mois après que j'en reçus la confidence, j'ai été tourmenté comme un damné. J'ai eu la pensée d'abandonner le saint habit afin de pouvoir divulguer ce secret. Il me semblait terrible que mon serment solennel et mon devoir de prêtre m'empêchassent de livrer à la justice l'auteur d'un crime aussi horrible.

—La lutte se fit ainsi dans mon âme entre le silence auquel mon caractère religieux m'astreignait, et ce que je croyais mon devoir envers l'état et l'humanité. Enfin, j'eus l'inspiration d'aller voir l'évêque et de lui avouer mon trouble. C'est ce que je fis, et après un long entretien avec le digne prélat, j'en sortis plus calme.

—Monseigneur, en conclusion m'avait dit : « Laissez le pécheur entre les mains de Celui qui a dit : Je suis la justice. »

—Messieurs, j'ai à ajouter que je n'ai jamais regretté d'avoir suivi ce conseil, car ayant mieux compris mon devoir, ma conscience, plus calme, a pu résister aux tentations que l'esprit de la chair lui suscitait.

En ce moment, la porte de la salle s'ouvrit, et dans l'encadrement parut la figure vermeille et souriante de M. Le Marchant. Arrêté un moment, ainsi, dans la porte, il incarnait bien l'image de l'homme sain et vigoureux. Six pieds de taille, large d'épaules, solide charpente, joli, bien soigné et bien conservé, il paraissait entièrement ce qu'il était : l'homme du monde, content, heureux et prospère.

Puis, se pressant vers ses amis, il fit le tour de la table, et leur donnant de chaleureuses poignées de main, s'excusait sur son absence, qu'il expliquait en quelques mots, puis leur annonçait son départ de la colonie, à l'instant même.

Le Père Boucher se trouva être le dernier à qui M. Le Marchant vint donner la main, et s'excuser de son retard. Au lieu d'une poignée de main, il embrassa le prêtre affectueusement en disant :

—Vous me pardonnez n'est-ce pas, révérend Père, de vous avoir ainsi manqué ? Oh ! je sais bien que oui ; vous m'avez pardonné déjà beaucoup de choses. Messieurs, (se tournant vers ses hôtes), j'ai été le premier pénitent de messire Boucher, au tribunal de la pénitence, lors de son arrivée à Québec en 1690.

Régis Roy.

LA PAQUERETTE

Pour les premières communiantes.

Petite fleur en robe blanche
La nature sourit à ta jeune candeur ;
Le huisson te contemple et le genêt se penche
Emu de ta jeunesse, épris de ta blancheur.

Petite fleur blanche et rosée
Un rayon de soleil a pourpre ton minois ;
Tu lui souris, petite, ivre de la rosée
Qui te pare aujourd'hui pour la première fois.

Petite fleur à l'âme d'ange,
Sous ta robe si pure a tressailli ton cœur
L'haleine du Seigneur avec son calme étrange
A fait vibrer en toi la harpe du bonheur.

Petite fille, ô Paquerette,
Conserve ta blancheur, et que ton âme d'or
Ne soit jamais souillée, ô divine fleurlette
Demande que ton Dieu défende son trésor. M. D.

NOTES HISTORIQUES

(Suite)

XVIII.—Lebourdais, Jacques.

Du 5 novembre 1812 au 29 décembre 1813. Né à l'Islet, le 12 octobre 1783, fils de Joseph Lebourdais et de Geneviève Panet ; ordonné le 22 février 1809, il fut d'abord secrétaire de son oncle Mgr Panet, jus-



qu'en 1812, époque où il fut nommé curé de Sainte-Geneviève avec la desserte de Saint-Stanislas. L'année suivante, il fut nommé curé de la Rivière du Loup où il demeura jusqu'à sa mort arrivée en 1860. Il avait 77 ans.

XIX.—Hot, Charles.

Du 29 décembre 1813 au 1er octobre 1818. Né à Québec, le 5 avril 1776, fils de Charles Hot et de Suzanne Guay ; ordonné le 1er février 1801. Après avoir été vicaire aux Trois-Rivières et à la Rivière-Quelle, il fut envoyé en 1804 à la Madawaska et fut ensuite nommé curé de l'Isle-Verte. En 1813, il vint à Sainte-Geneviève et il y demeura jusqu'en 1818. De Sainte-Geneviève, il alla aux Grondines où il mourut le 5 mars 1835, âgé de cinquante-neuf ans.

XX.—Côté, François-Xavier.

Du 28 octobre 1818 au 1er mars 1862. Né à Québec le 1er novembre 1788, fils de Gabriel Côté et de Hélène Pichet ; ordonné le 10 octobre 1813. Il fut d'abord vicaire à Vaudreuil, puis curé de la même paroisse jusqu'en 1816, où il fut nommé curé des Eboulements. En 1818, il vint à Sainte-Geneviève dont il fut le curé pendant quarante-trois ans et cinq mois. Il est mort le 1er mars 1862 à l'âge de soixante-trois ans et quatre mois. M. Côté avait une grande réputation de sainteté ; les malades venaient de partout se recommander à ses prières et demander leur guérison.



Mgr Cooke, dans une lettre du 13 janvier 1853, l'appelle : "Le Piller de l'Episcopat." C'est M. Côté qui

fit construire en 1841, l'ancien presbytère en pierre, démolé en 1897.

Il a été inhumé dans l'église de Sainte-Geneviève et ses restes avec ceux de M. Dorval ont été transférés, le 13 mai 1875, dans la nouvelle église, au-dessous de la chapelle du Saint Rosaire.

Après la mort de M. Côté, Sainte-Geneviève fut desservie par M. Moïse Proulx, vicaire de cette paroisse, jusqu'au mois d'octobre de la même année. M. Proulx fut alors nommé curé de Saint-Tite où il demeura jusqu'à sa mort, le 23 octobre 1889.

RELIURES SINGULIÈRES

C'est surtout en fait de reliures que l'imagination et le caprice des bibliophiles se sont donné carrière.

Il n'est guère d'animal dont la peau n'ait servi à habiller plus ou moins de volumes, et l'on a vu des reliures en peau de panthère, de tigre, de crocodile, de renard, de loup, de serpent, de sole, de taupe, de cheval, de phoque, de chat, d'ours blanc, etc., etc.

Qui n'a entendu parler des reliures en peau humaine ? Il existe de nombreux spécimens de ces reliures, et la peau humaine fournit, paraît-il, et au dire même d'un journal spécial, *La Halle aux Cuirs*, "un excellent cuir, un cuir très solide, épais et grené."

Parmi les livres ainsi recouverts avec le derme humain, on cite :

En Angleterre, un traité d'anatomie que le Dr Antoine Askew, mort en 1773, fit revêtir de peau humaine, afin que l'extérieur de l'ouvrage fût en rapport avec l'intérieur, et deux volumes dont les couvertures proviennent de la peau d'une sorcière du Yorkshire, Mary Ratman, exécutée pour assassinat dans les premières années du XIXe siècle.

Un des numéros du catalogue de la bibliothèque de M. L. Veydt, ancien ministre des Finances de Belgique (Bruxelles, Olivier, 1879), est ainsi conçu : "*Opuscules philosophiques et littéraires*, par MM. Suard et Bourlet de Vauxcelles (Paris, Thevet, in-8°), exemplaire relié en peau humaine. Une note collée contre la garde de ce livre en relate la provenance, le prix de la reliure et le nom du relieur : 20 francs, Deromme, 1796. Provenant de la bibliothèque de M. de Musset. Acheté le 15 septembre 1832." *La Chronique Médicale* croit qu'il s'agit ici du père du poète Alfred de Musset.

D'après une note publiée dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* du 10 juillet 1892, la bibliothèque royale de Dresde "conservait un calendrier mexicain écrit sur une peau humaine."

En Amérique, un des plus riches négociants de Cincinnati, M. William G..., possède deux livres reliés en peau de femme : l'un est le *Voyage Sentimental* de Sterne, habillé d'une peau de négresse ; l'autre, de Sterne également, *Tristram Shandy*, est revêtu de l'épiderme d'une jeune chinoise.

En France, il existait autrefois à la bibliothèque impériale (fonds Sorbonne, No 1297) une Bible du XIIIe siècle, que l'abbé Rive affirmait être entièrement reliée en peau de femme. Gayet de Sausale a contesté le fait, mais il l'admettait pour deux autres ouvrages : une Bible du XIIIe siècle également (fonds Sorbonne, 1357), et un texte des *Décrétales* (fonds Sorbonne, 1625).

Un catalogue de livres d'occasion, distribué il y a quelques années, porte cette indication :

"Reliure en peau humaine, Sue (Eug.), *Les Mystères de Paris*.—Paris, 1854, 2 tomes rel. en un vol., pet. in-4, pleine peau humaine, larges dentelles sur les plats, dentelle intérieure : 200 francs.

"Fort belle reliure exécutée avec un morceau de peau humaine. Une plaque à l'intérieur, sur la garde de la reliure, ainsi conçue : Cette reliure provient de la peau d'une femme et a été travaillée par M. Albéric Routoille, 1874, qui atteste que cette reliure est bien en peau humaine."

M. Camille Flammarion possède aussi une reliure en peau humaine, don d'une de ses admiratrices.

Mais la plus étrange reliure qui ait jamais été faite dans ce genre macabre, c'est sûrement celle qu'ima-

gina en 1813, un avocat de Valenciennes :—faire relire une œuvre d'un écrivain avec la propre peau de cet écrivain ; certes, la chose n'est point banale, et c'est ce que le dit avocat, nommé Edmond Leroy, put réaliser. Ayant assisté à l'embaumement de Delille, le célèbre traducteur des *Georgiques*, il obtint du praticien chargé de l'opération "deux fragments de l'épiderme" du poète, et ces fragments lui servirent à faire relire un exemplaire des *Georgiques*, traduction de Delille, qui se trouve actuellement, assure *l'Intermédiaire* du 10 octobre 1883, à la bibliothèque municipale de Valenciennes.

D'autres bibliophiles, nullement funèbres comme les précédents, tout à fait, au contraire, plaisants et facétieux, cherchent à mettre l'enveloppe du livre en harmonie avec son contenu, et jouent sur le titre de l'ouvrage. Tel, par exemple, cet amateur d'outre-Manche qui avait fait relire en peau de cerf un *Traité sur la Chasse*, et cet autre qui, parce que le mot anglais *fox* signifie renard, s'avisait de faire couvrir de peau de renard un exemplaire de *l'Histoire de Jacques II*, par Fox ; et cet autre encore qui crut devoir faire revêtir de maroquin noir une *Histoire de la Forêt Noire*. Un relieur anglais—ce sont décidément les fils d'Albion qui paraissent tenir le plus à ces singularités—a exhibé naguère une *Histoire de Napoléon* à reliure tricolore, c'est-à-dire dont les plats étaient, comme le drapeau français, également divisés en trois couleurs : bleu, blanc, rouge.

Et cet exemplaire des *Châtiments* de Victor Hugo, de la bibliothèque de Philippe Burty, "où s'étale une immense abeille d'or enlevée au trône impérial des Tuileries ?" Et cette *Histoire de la Révolution* de Thiers, dont la couverture imite "un manteau princier bleu brodé d'or", et dont le plat supérieur porte, encastrées en son milieu, "les lunettes authentiques de l'auteur, privées de leurs verres, et escortées de quatre boutons de sa redingote préférée ?" "L'effet est insensé," ajoute l'auteur de *l'Art et la Pratique en Reliure*, M. Blanchon. Nous le croyons sans peine.

Que dire encore des reliures à musique ? Car, nous apprend M. Charles Blanc, dans sa *Grammaire des Arts décoratifs*, il y a des reliures à musique, de même qu'il y a des tableaux-pendules ! Vous ouvrez un album dont la couverture contient, dans un épais biseau, une boîte à musique : à l'instant même, le cylindre s'échappe, les lames du peigne métallique reçoivent le frottement voulu, et vous entendez une valse ou une cavatine dont les sons paraissent sortir de la muraille. Aux quatre angles du plat extérieur se trouvent des clous qui semblent placés là pour protéger la couverture par leur saillie, et qui en réalité dissimulent l'entrée des clefs par où se remonte l'appareil quand le cylindre est à bout de course.

On voit que l'ingéniosité et les fantaisies des amoureux du livre, ou plutôt des amateurs de reliures, ne connaissent point de bornes, et combien sont innombrables et singulières leurs manies.

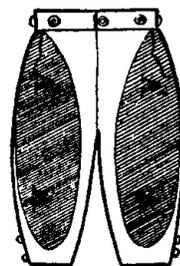
ALBERT CIM.

Le Magasin Pittoresque.

PATRON D'UNE CULOTTE

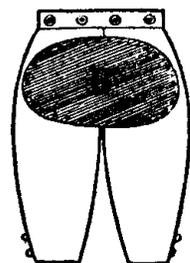
(Dessiné par un petit garçon)

Fig. I
(Devant)



A. A'—Poches

Fig. II
(Derrière)



B—Peut être fait de quatre épaisseurs de cuir, ou de fer blanc.

(Puck).

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 1er JUIN 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRE
42, Place Jacques-Cartier.

NOTES DE LA DIRECTION

Nous publierons, dans notre prochain numéro, quelques jolies anecdotes peu connues sur sir Georges-Étienne Cartier, un magnifique dessin inédit de M. A. Bourgeois, etc.

PROFILS D'ARTISTES

MADAME EMMA BOUZELLI

Je voudrais, amis lecteurs, vous faire aujourd'hui une silhouette convenable de Mme Emma Bouzelli, mais mon humble plume ne pourra vous exprimer qu'imparfaitement les qualités de cette grande artiste du Théâtre National à qui personne n'a jeté ce compliment banal qui ne suppose aucune qualité : "Qu'elle est belle !" mais de qui tout le monde a dit : "Quelle est charmante !"

En effet, il lui semble aussi naturel de plaire qu'à l'oiseau de chanter, mais nous devons ajouter qu'elle le fait équitablement et qu'elle prodigue ses sourires et ses charmes également aux infortunés comme aux favoris du sort.

Mme Bouzelli est originaire de Belgique de parents Flamands. Elle fit de sérieuses études au conservatoire de Gand, sous la direction du grand maître Bonh et à vingt ans à peine, l'âge que les poètes ont chanté, dans cette première fleur de la jeunesse, elle recueillait les éloges flatteurs d'un monde brillant et ce souvenir de ses premiers succès lui est encore bien cher. Du conservatoire elle passa au théâtre de Bruxelles, où elle reçut les bravos enthousiastes du public de la grande capitale. Le théâtre de Molière lui rapporta de nouveaux triomphes et elle continua en Floride, à la Havane, à Philadelphie et à Boston, à effeuiller chacune des roses de cette voie superbe qui s'appelle "La Gloire".

Le public de Montréal ne fut pas moins prodigue que les autres, l'accueil chaleureux qu'il a fait à Mme Bouzelli, et les applaudissements frénétiques qu'il lui a accordés démontrent sa sympathie pour la grande artiste dramatique. Lorsqu'on l'a entendue dans les rôles de *Martyre*, *La Dame de St-Tropez*, *Le Régiment* et *Sabre au Clair*, on est persuadé qu'elle sait rendre extérieurement les plus minimes impressions de son cœur. Dans les *Trois Mousquetaires* Mme Bouzelli s'est surpassée et jamais Anne d'Autriche n'a été plus dignement représentée. Plus d'une reine de France lui aurait envié, sa taille élégante, son maintien majestueux, le regard de ses grands yeux bleus dont rien ne saurait rendre la douceur, son teint blanc et rose dont la carnation ressemble à celle des vierges de Murillo, enfin l'ensemble de sa figure charmante, resplendissante et radieuse comme l'idéal. Ajoutons que Mme Bouzelli possède comme la fabuleuse sirène le charme de la voix entraînant, irrésistible.

Celui qui l'a entendue interpréter d'une façon si touchante le *Pater*, de François Coppée, n'a pu se

défendre de l'admirer et a senti son cœur se fondre et ses yeux pleurer, car le chagrin et la douleur si bien représentés par une femme a toujours pour effet de mettre en émoi le cœur de l'homme. Pour tout dire en un mot : Mme Bouzelli, c'est la grâce sans artifice.

Si cette artiste est si bien partagé sous le rapport physique elle ne l'est pas moins sous le rapport moral, et je me permettrai ici une petite indiscrétion, en vous révélant, chers lecteurs, que plus d'une fois elle a visité, consolé et même aidé de sa bourse de malheureux affligés, de pauvres orphelins. Nous l'en félicitons et la prions de continuer à verser dans les cœurs abattus la douce espérance et la résignation si nécessaires aux éprouvés de ce monde passager.

Le public amateur de Montréal doit être reconnaissant à M. Gauvreau, le dévoué propriétaire du Théâtre National, de lui avoir procurer de tels artistes, aussi sommes-nous heureux d'aller applaudir à son coquet théâtre ceux qui savent si bien parler notre belle langue française.

INDISCRET.

LIVRES, JOURNAUX ET REVUES

Paillettes d'or, recueil complet, illustré des onze séries réunies (1868 à 1900) en quatre tomes. Ouvrage honoré d'un bref de notre Saint-Père le Pape.— Tome 1er, recueil des années 1868-1876, 1 vol. in-16 raisin, de viii-566 pages. Tome 2ème, recueil des années 1877-1885, 1 vol. in-16 raisin, de viii-658 pages. Aubanel, Frères, éditeurs, Avignon, France.

Nous venons de recevoir les deux premiers volumes de cette superbe édition, et il nous est impossible de ne pas exprimer ici la satisfaction que nous éprouvons de voir ces sublimes *Paillettes d'or* éditées enfin d'une façon digne d'elles.

Jusqu'à ce jour, les recueils des *Paillettes d'or* étaient composés par la réunion des diverses petites brochures imprimées séparément et n'avaient ni l'ordre, ni la clarté, ni l'élégance que l'on trouvera dans les volumes que nous avons sous les yeux. Chacun des nouveaux recueils forme un tout complet, contenant trois séries, une table de matières et une table analytique fort commode à consulter.

Chaque volume est une véritable œuvre d'art que toutes les personnes pieuses voudront posséder aussi bien pour le fond de l'ouvrage que pour sa forme artistique, qui est en harmonie avec le sujet.

On peut se procurer ces ouvrages en écrivant directement à la maison Aubanel frères, ou en s'adressant à la plupart des librairies catholiques du pays.

Nous accusons réception du 1er numéro de *La Revue Scientifique*, publiée sous la direction du Dr Pierre Bédard, l'un de nos anciens collaborateurs. Fort bien faite, entièrement rédigée par des compatriotes, cette publication renferme des éléments de succès et nous avons l'espoir qu'elle recevra l'encouragement nécessaire.

Le coût de l'abonnement n'étant que de \$1.50 par an, tous ceux qui s'occupent de science peuvent se payer cette intéressante revue. Nous souhaitons qu'il en soit ainsi.

CABRETTE.

UNE PHOTOGRAPHIE

Nous avons omis de mentionner, dans notre dernier numéro, que la photographie de l'hon. M. Berthiaume, publiée dans le groupe de la troupe nationale, venait des ateliers de MM. Laprès & Lavergne.

Heureux qui a des enfants. N'est point malheureux, qui n'en a pas.—PROVERBE GASCON.

Les conseils, c'est toujours agréable à donner, et quelquefois utile à recevoir.—MAURICE BARRÈS.

L'homme ne tient pas plus de place dans l'infini du temps que la petite planète où il s'agit, dans l'infini de l'espace.—G.-M. VALTOUR.

Feu l'hon. sénateur J.-J. Ross

Le Canada-français, jeune comme peuple, nous trompe facilement sur son âge si nous examinons la longue théorie et la valeur réelle des hommes d'État et des écrivains qui l'ont fait surgir en face de l'ignorance étrangère surprise, qui l'ont montré aux autres peuples sous un jour favorable, qui l'ont fait admirer et aimer en s'attirant à eux-mêmes, l'amour de leurs concitoyens et l'estime des nations plus vieilles, mais non plus courageuses, non plus ardentes, non plus pleines de vigueur et d'envie de se tailler un large espace sous le ciel bleu.

La première partie du dernier siècle—pour ne mentionner que les politiciens—nous donne Papineau, Chénier, Baldwin, Morin, Lafontaine, et d'autres ; plus tard, sir John, Cartier, Mercier. Chapleau nous apparaissent ; enfin nos combattants d'aujourd'hui, ceux qui restent dans l'un et l'autre camps et que nous acclamons ainsi que nous regrettons leurs prédécesseurs.

Eh ! bien, encore un grand patriote mérite nos pleurs, notre considération et notre amour national. Celui-là, certes, fut digne de mettre sa main dans celle des personnages dont je viens d'écrire les noms. En effet, l'hon. sénateur J.-J. Ross, qui vient de s'éteindre à Sainte-Anne de la Pérade, a fourni l'œuvre d'un homme de talent et de cœur. A ce titre, il est juste qu'on rappelle son passé.

Mon but n'est pas d'étaler sous vos yeux toute sa carrière. Je vais vous noter à la hâte quelques faits, chacun jugera à sa guise.

* *

J.-J. Ross naquit à Québec, de Marie-Louise Gouin, épouse de G. McIntosh Ross, actionnaire de la compagnie des Indes. Il fit ses études au séminaire de sa ville natale, s'y distingua de ses condisciples par une certaine gravité de caractère qui, loin d'indiquer chez lui un enfant rêveur, décelait l'homme sérieux et réfléchi, l'homme de travail, d'action, de ferme volonté que nous devons connaître dans la suite des événements.

Son passage au collège fut très rapide ; car il fit avec aisance deux ou trois classes par année. Il fut bientôt étudiant en médecine et, trois ans après, médecin, à vingt-deux ans.

Sainte-Anne de la Pérade est le lieu de ses dévouements professionnels ; préluces d'une vie sacrifiée particulièrement à ce point enchanteur de la province. Le comté de Champlain l'avait à peu près pour seul médecin. Son ardeur à la tâche fut énorme, et ne se démentit jamais. Sa capacité était reconnue de tout le monde. Et pour lui le diagnostic était un jeu ; car, sachons le bien, la note caractéristique de cette belle et jeune intelligence était dès lors celle qui devait dans le futur nous donner l'homme en qui l'on peut avoir confiance. En effet, d'un coup d'œil rapide, il voyait tout, d'un mouvement d'idée il jugeait tout, d'un mot il réglait et disait tout. Médecin de réflexion et de jugement voilà ce qu'il fut, comme ensuite homme public de jugement et de réflexion.

* *

Le Dr Ross n'aimait pas beaucoup la littérature en soi et les poètes, en général, n'étaient pas ses amis. J'excepte néanmoins Lamartine. Comme, un soir, nous mettions le pied sur ce mauvais terrain pour lui, il me dit : "Tu aimes Lamartine, toi, n'est-ce pas ?—Et sans me donner le temps d'une réponse, il reprit : "Ma mère chantait *Le Lac*." Visiblement ému par cette confiance surprenante de sa part, il se leva, puis, s'avançant près de moi, en face d'un antique portrait de sa mère, il récita ces deux vers :

"O temps ! suspends ton vol ! et vous, heures propices
Suspendez votre cours..."

J'ai raison de croire que, dès ce jour, ce fut l'ami

du chantre de Graziella qu'il aimait de préférence en moi.

Par contre, Bossuet, Montalembert, Guizot, Gambetta, Thiers et par-dessus tous le comte de Mun et Veillot sont au nombre de ses amis. Il voyait chez eux la raison, la chose mathématique, et si je puis ainsi dire, il dépouillait leurs idées et leurs raisonnements des mots et des périodes—prenant le fond, l'essence et rejetant la forme de leurs œuvres. Ce fut d'ailleurs, son procédé dans ses rapports avec les hommes d'Etat, et sa manière ordinaire de juger ceux avec qui il se trouva en contact.

Maintenant que vous connaissez ses goûts, vous êtes en droit de me demander s'il fut orateur ; et si oui, quel est son genre d'éloquence.

Le Dr Ross fut assurément une de nos plus belles paroles canadiennes au point de vue de la dialectique—sa phrase un peu sèche, mais non ennuyeuse—est tout à fait lucide. Chez cet orateur, on voit le médecin qui dissèque pour se bien rendre compte d'un cas, le philosophe qui se refuse soi-même avant de tirer une conclusion au public, le mathématicien qui prouve son problème avant d'affirmer que 2 et 2 font 4.

Son prestige à la tribune est incontestable et de premier ordre—ou devant le peuple souvent malin, ou sur le haut parquet de la Chambre. Avant même que de parler, il fixait toute l'attention. Et si sa figure n'eût pas cette beauté qui fait dire à l'artiste : "Voilà ce que je rêve dans mes nuits de sommeil agité, ce que je rêve dans mes insomnies," il eût, d'autre côté, ce maintien noble qui vous captive, cet air distingué, cette stature imposante et qui ne craint pas de s'arborer devant un public ; enfin, cette façon spéciale, cette manière d'être à lui devant un peuple—ceux qui ont vu Laurier et Chapleau me comprennent. Son regard, sa lèvre d'autorité, son front, son être en un mot, tout en lui semblait dire : "Ecoutez-moi, mes chers amis, je vous veux du bien." Et les foules les plus tumultueuses, les plus rebelles, en présence de cet homme supérieur, étaient domptées, se calmaient et tendaient l'oreille.

A peine sa voix vibrante et grave—un peu rude même—coulait-elle dans l'air que l'auditoire passait de surprise en surprise, d'approbation en approbation et, ce qui n'était pas rare, d'applaudissements emportés en d'autres applaudissements. Ceci s'interprète, si nous songeons un peu à la justesse de ses aperçus, à ses conséquences logiques déroulés dans un langage sans parure, je l'avoue, bref aussi, mais sincère au plus haut point. Il répandait ses idées d'une voix pleine et persuasive parce que lui-même était convaincu. Car, ne l'oublions pas, la conviction est une force qui le pousse à agir. Il fut de bonne foi conservateur ; libéral eût été pareillement de bonne foi qu'il eût défendu les principes de son parti.

Il désirait avant tout la vitalité du Canada et voulant l'apercevoir à l'assaut du progrès, il donnait ses labours à son cher pays. Et toujours sa conscience lui montra la route pour parvenir au but. Aussi, est-il de ceux qui disent : "Je suis de tel parti, de tel opinion pour telle et telle raison."

Croyant son adversaire aussi loyal que lui, il n'essayait point de lui imaginer ou de lui prouver des torts, mais il démontrait que lui, il avait raison de faire ce qu'il faisait. N'allez pas croire, je vous prie, que cette confiance s'écroulait dans la naïveté. Non, il n'a pas glissé sur ce terrain ; car il eut l'œil trop sûr et la raison trop bonne pour cela. Il croyait des autres ce qu'il devait en croire, doutait de ce qu'il devait en douter, et fallait être bien fourbe pour réussir à le tromper.

Délicat et patient, c'était agréable de le voir écouter les opinions de tous pour en faire briller la valeur ou en ternir adroitement le clinquant. Mais désastre à qui l'interrompait en public ; d'un mot il faisait rire aux dépens de la note discordante. Toujours ses coups portaient juste et toujours il se plaçait dans la discussion de telle sorte que l'adversaire fut dans l'impossibilité de lui rendre des points. Ses réparties impeccables semblaient des cisures longtemps manœuvrées d'avance—ce qui n'est pas—car, à la vérité, ses cise-

lures étaient spontanées et jaillissaient sans efforts comme une eau pure s'élançant d'une artère de roc.

La facilité d'improvisation est une autre de ses forces disponibles.

Dans ses discours ex-abrupto la source est intarissable : les traits frappent et ne sont pas inférieurs à ses plus belles pièces mûries dans son cabinet de travail. Beaucoup de ses discours figurent dans les annales de la chambre et font très bonne contenance en compagnie des envolées de nos grands orateurs Canadiens-français.

Si je vous ai parlé tout d'abord de cette force de persuasion, de cette vigueur d'esprit qui ne quitte jamais la route droite, de cet air sympathique qui s'échappe imperceptiblement mais réellement de sa personne et produit son effet, de cette gravité, de ce travail qui culbute les plus tenaces obstacles ; c'est que j'ai voulu vous amener à la longue énumération des brillantes phases de sa carrière politique et vous permettre de suivre et de connaître sans trop d'étonnement la qualité et la valeur intrinsèque de ses succès.

La pratique de la médecine à la campagne, tel que je l'ai dit en commençant, prit donc les jours et les nuits du Dr Ross, (le Dr Ross a souvent regretté de n'être pas avocat)—et l'horizon de son ciel ne paraissait pas prédire de changement lorsque la politique qui entre au cœur à l'improviste pour glacer les faibles et alimenter la flamme de ceux qui ont du feu sacré dans le sein ; lorsque la politique, dis-je, vint tendre la main au jeune homme, il sourit en la lui baisant avec respect. Sa lèvre s'échauffa à ce contact, son cœur battit plus fort et il s'élança dans la mêlée en criant avec l'enthousiasme du héros : "A moi ! Je vaincrai !"

*
*

Les élections sonnaient du cor, et Champlain entendit pour la première fois le Dr Ross demander les suffrages de la foule. Il fut élu immédiatement : on l'aimait déjà dans sa vie privée et dans sa vie professionnelle.

Il représenta Champlain à la Législature des Canadas-Unis de 1861 à 1867, et de 1867 à 1874 au parlement fédéral. Il fut successivement président des Médecins et Chirurgiens de la province de Québec ; président honoraire de la Société d'agriculture de Champlain ; membre du Conseil de l'agriculture, à Québec, de 1862 à 1890 ; vice-président et promoteur de la compagnie du chemin de fer du Nord, 1875 ; membre du Conseil exécutif et orateur du Conseil législatif, 27 février 1873 à août 1874. Ayant démissionné, il reparut deux ans plus tard et conserva ces mêmes places jusqu'en 1878, alors que démissionna le lieutenant-gouverneur Letellier de Saint-Just. Revenu, l'année suivante, membre du Conseil exécutif et orateur de l'Assemblée législative, il devint commissaire de l'agriculture et des travaux publics, 1881 à 1882, puis il se retira du cabinet. Après la résignation du ministre Mousseau, le Dr Ross forma une administration, janvier 1884, et fut premier ministre de la province de Québec, de nouveau commissaire de l'agriculture et des travaux publics. Il résigna avec ses collègues en janvier 1887 (Mercier lui succéda). Trois mois plus tard, la même année, il obtenait un fauteuil de sénateur, et le 14 septembre 1891 il devenait président du Sénat jusqu'au 23 avril 1896. Assermenté au Conseil privé le 1er mai 1896, il accepta le poste de ministre sans portefeuille, qu'il abandonna bientôt à la suite de son chef, sir Charles Tupper, 8 juillet 1890.

Vraiment, la chaîne du luxe, et il serait trop long d'en vouloir détailler la valeur de chacun des anneaux. Qu'il nous suffise de dire que, dans chacune de ces étapes, le Dr Ross se montra toujours honnête homme et que tous ses actes furent basés sur une connaissance exactes des gens, des circonstances et des faits.

Mais on me dira : Après avoir occupé tant de charges élevées, le Dr Ross a-t-il fait quelque chose qui mérite une mention spéciale, une remarque élogieuse, un trait pour l'histoire ?

Je vous répondrai : "Peu de chose," si ce que vous appelez digne de remarque est un ou plusieurs faits d'éclat.

Mais je vous répondrai "qu'il a beaucoup fait" si vous savez comprendre l'influence qu'un homme de sa force peut avoir pour conduire ses collègues vers un but. Et c'est un fait certain que chacun de ses amis s'estimait heureux de demander et de suivre ses avis. On rapporte même que sir John l'affectionnait d'une façon toute intime sous ce rapport.

En lui, en effet, perçait l'homme qui voit loin, distingue les petites lignes comme les jets de lumière. J'en sais quelque chose, par expérience personnelle. Et c'est là une conséquence nécessaire de sa haute et saine raison.

Il faut finalement en revenir là.

Tous les journaux de la province, à la mort de cet homme, ont été unanimes à reconnaître en lui un loyal combattant, une tête d'élite, une force, "quelqu'un," enfin. Mais la note suivante m'a ému au-delà de toute expression ; c'est la *Vérité* de Québec qui parle :

"Personne ne peut reprocher au Dr Ross de s'être enrichi aux dépens du pays. Sous ce rapport, il fut un homme public exemplaire."

Ces deux mots valent un volume. Il faut absolument en conclure ceci : "Honnêteté, dévouement au pays, abnégation personnelle, sacrifice de soi, grandeur d'âme."

Et c'est vrai !

ANTONIO PELLETIER.

AU POLE NORD

SOUSCRIPTIONS EN FAVEUR DE L'EXPÉDITION DU
CAPITAINE BERNIER

Le comité qui vient de se former pour prélever des souscriptions pour l'entreprise du Capitaine Bernier se compose comme suit : Patron ; Lord Minto, gouverneur général ; Président ; Lord Strathcona ; 1er Vice-président ; Sir Clément Markham ; 2er Vice-président ; Hon. R. Dobell ; Trésorier ; Lieut. col. Irwin.

La somme requise pour couvrir les frais de l'expédition est de \$150,000, qui devra être souscrite par les citoyens. Plusieurs milliers de dollars ont été versés par divers Canadiens et les journaux sont maintenant priés de faire appel à leurs lecteurs pour leur demander de contribuer.

Les personnes qui auraient cette intention peuvent nous envoyer leur souscription et nous la ferons parvenir à qui de droit.

LES ORPHELINS

Il fait bien froid, jeune orpheline ;
Tu portes ton frère en chemin,
Sous ce doux poids ton corps s'incline,
Tu le réchauffes sur ton sein.
Vierge ou s'attache un petit ange,
Tu n'es toi-même qu'un enfant ;
L'amour donne une force étrange,
Il a rendu ton bras puissant.

Lorsque l'orphelin en alarmes
Jette au loin un cri déchirant,
Je te vois essuyer les larmes
Et l'endormir avec ton chant.
Il est ton fils plus que ton frère,
Il n'a que toi, pauvre petit,
Et tu veux replacer la mère
Que trop tôt le ciel vous ravit.

Chérubin perdu sur la terre,
Jamais aux lueurs du matin
N'est venu l'ange tutélaire
Dont le cœur de tendresse est plein.
Jamais ta mère sur ta couche
N'a répandu les rêves d'or,
Fondant tes chagrins sur sa bouche
Te berçant dans un doux transport.

Mais ta sœur est là, pauvre fille !
T'enlaçant de ses bras aimants ;
Bénissez la jeune famille,
Seigneur, vous aimez les enfants,
Prenez pitié de leur misère,
Rendez le riche bienfaisant ;
Des fureurs de la bise amère
Préservez-les, Dieu tout-puissant !

CH. M. D'AGRIGENTE,
Vic. Gén. de Syr



BEAUX-ARTS. — La dernière composition de Mozart. — Tableau de Henry O'Neil

GALERIE NATIONALE



Publié par LE MONDE ILLUSTRÉ

Dessin de Edmond-J. Massicotte

J.-J. Ross

Né à Québec, en 1832. Mort à Sainte-Anne de la Pérade, en 1901. Homme politique de langue française. A été Président du Conseil Législatif, Président du Sénat, Premier ministre de la province de Québec, etc.

en aide ? de
rtiste.
t une pauvre
dre par son
nature tout
un courage
son âge sans
j'ai réussi...
ques séances
et pour une
d'après elle...
on supérieure
istes à leur
sieur, de lui
jeune fille...
lle.
secourir ? On
ère, convales
e de ne point
nt les mains
Si j'osais...
e partir pour
e... La place
de M. Servet
s... interrom
par M. Ser
tre accepté...
s'intéressait
lente... don
ourriture ; es
e calme, pai
moiselle... dit
bonheur pour
protégé et qui
peut la recon
moi-même... Je
éponds d'elle !
larmes, mur
ction que vous
eur ? Qui n'es
pondit Marie
M. Bressolles
moins savoir
alade, aura
ont tu parles
e, à surveiller
t à préparer
n'est pas fair
a-t elle ? Vou

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

LES QUESTIONS DU COIN DU FEU

Quelques amis du journal nous ayant suggéré l'idée de poser certaines questions, piquantes d'intérêt, à nos lecteurs et lectrices, c'est avec plaisir que nous accédons à leur demande. Tous et toutes peuvent répondre. Nous mettons, comme seules conditions à la publication de ces réponses, signées de pseudonymes ou de noms véritables, que le travail en soit joli, original et bref.

Les revues françaises ont inauguré, il y a quelque temps, ce système de questions et de réponses qui a pleinement réussi. Il en résulte, en effet, un échange mutuel d'idées, d'opinions, de controverse même, bien propre il me semble, à intéresser agréablement les personnes qui cultivent les choses de l'esprit, de l'art ou de l'esthétique et s'occupent de solutions de divers problèmes sociaux, toujours d'actualité.

Nous inaugurons les questions du Coin du Feu par celle-ci : *Croit-on qu'il soit possible d'éprouver un violent amour sans que cet amour se trahisse ?*

A nos aimables lecteurs et gentilles lectrices de répondre. — A.

LA JEUNE FILLE AMERICAINE

Nous empruntons à la " Revue Mame ", cette page pleine d'humour et de pittoresque. Elle est écrite par le nouvel évêque de Tarentaise, Mgr Lacroix, un écrivain très distingué.

L'être heureux par excellence dans la famille américaine, c'est la jeune fille. A elle tous les honneurs, toutes les joies, tous les privilèges et tous les plaisirs. Elle est véritablement la reine du foyer, et il semble que ses parents et ses frères ne soient là que pour la servir.

Dès sa sortie de la *nursery*, elle est mise à l'école publique, et, comme en Amérique toutes les écoles sont mixtes, il en résulte que la fillette s'habitue dès la première enfance à vivre avec les garçons. Elle joue et travaille avec eux ; avec eux aussi elle va en classe, et c'est avec eux encore qu'elle revient à la maison. Les Américains paraissent tenir beaucoup à ce mélange des sexes ; ils prétendent que ce système a pour effet de donner de l'émulation aux garçons, et de les rendre plus aimables et plus polis. D'accord ! Je vois bien ce que les garçons y gagnent, mais les jeunes filles n'y perdent-elles rien ?... J'ai causé de cette situation avec des hommes d'un esprit élevé et exempts de tout parti pris, et je me rappelle qu'ils ont été unanimes à déplorer les funestes conséquences que présente le mélange des sexes, au moins dans les grandes villes.

Je n'ai que des notions incomplètes sur la nature et la valeur des études auxquelles se livrent les jeunes filles. Je me souviens qu'un jour, à Chicago, je me trouvai dans un tramway avec deux jeunes filles qui allaient à l'école. Sans se soucier de leurs voisins, elles tenaient à la main un *bloc-notes*, et elles faisaient leur problème aussi tranquillement que si elles avaient été en classe. J'eus la curiosité d'examiner leur travail : c'étaient des opérations algébriques. Elles me montrèrent aussi leurs livres : une petite Bible, une algèbre et une géométrie. La classe, paraît-il, devait commencer par la lecture de quelques versets de la Bible, et après, on ne devait faire que des mathématiques ; d'où j'ai conclu, peut-être à tort, que l'éducation scientifique des jeunes Américaines était plus soignée que celle de nos jeunes filles françaises.

J'aurais bien voulu pousser plus loin mon enquête et savoir par le menu tout ce qu'on enseignait à mes charmantes voisines. Mais mon anglais était tellement fantaisiste, et elles riaient de si bon cœur des fautes que je commettais, que je dus renoncer à en apprendre davantage.

Les jeunes filles, en Amérique, trouvent assez facilement, lorsqu'elles sont pauvres, une occupation peu fatigante et rémunératrice. Elles sont, comme en France, modistes, vendeuses dans un magasin ou institutrices. Mais depuis quelques années elles se font *type-writer*, c'est-à-dire qu'avec la machine à écrire elles remplissent le métier d'écrivain public. Comme l'Américain a une secrète répugnance pour l'écriture, il a sans cesse recours à la machine à écrire, et il faut voir avec quelle dextérité les jeunes Américaines savent le manier, nos plus brillantes pianistes pourraient envier l'agilité de leurs doigts. En quelques minutes, elles prennent au vol une lettre qu'on leur dicte et elles la rendent parfaitement imprimée. Seulement ce doit être peu pratique pour la correspondance intime. Pour moi, je me défierais de la discrétion de ces jolies et gracieuses secrétaires.

Quand la nécessité condamne les jeunes filles à entrer comme ouvrières dans un atelier ou dans une usine, — et le fait est assez fréquent dans les petites villes, — elles ont toujours à leur disposition un salon où elles déposent, en entrant, leurs vêtements de ville pour revêtir une grande blouse de travail. Il y a même des inspecteurs chargés spécialement de s'assurer que cet article de la loi américaine est strictement observé dans toutes les usines.

Jamais une jeune fille ne travaille aux champs ; presque jamais non plus elle n'entre dans une maison particulière pour y faire les fonctions de domestique. Ces sortes d'emplois ne sont acceptés que par des Irlandaises venues récemment d'Europe. Mais il faut croire que l'air de la libre Amérique est incompatible avec l'obéissance et la docilité, car ces Irlandaises ne tardent pas à se rendre insupportable dans leur service, et, dans un bel élan de dignité, elles rendent le tablier et le pluméau.

La loi américaine a pour les jeunes filles des attentions presque maternelles : elle réglemente leur travail afin d'empêcher toute fatigue qui serait préjudiciable à leur santé. De plus, à la différence de ce qui se passe pour les garçons, elle les dispense de payer à leurs parents une pension pour leur propre nourriture. Elles gardent pour elles tout ce qu'elles gagnent, et Dieu sait que ce n'est pas pour le porter à la caisse d'épargne ou pour faire des aumônes ! Le goût de la toilette sévit en Amérique plus encore qu'en France ; aussi faut-il avoir l'œil très exercé pour distinguer, dans la rue, une simple ouvrière de la fille d'un millionnaire. Elles sont vêtues toutes les deux comme des princesses.

Il est inutile d'ajouter que, comme les garçons, les jeunes filles jouissent d'une extrême liberté. On les rencontre partout : dans les gares, dans les wagons, dans les tramways, et jusque dans les hôtels. et elles sont toujours seules ! Elles vont et viennent librement suivant leur fantaisie et sans l'ombre d'un chaperon.

J'ai rencontré sur le bateau une jeune Américaine de dix-sept ans, qui allait en France pour perfectionner son éducation musicale. Elle était naturellement toute seule, ce qui d'ailleurs ne paraissait pas l'embarrasser beaucoup.

— C'est parfait, lui disais-je, tant que vous êtes sur le bateau. Mais que ferez-vous en arrivant à Paris ? Est-ce que vous n'avez pas peur de vous trouver toute seule sur le pavé d'une grande ville ?

— Et peur de quoi ? me répondit elle. Est-ce que je n'ai pas l'habitude de me gouverner moi-même ?

Et de fait, à la flamme qui brillait dans son regard clair, et à l'allure décidée et crâne de toute sa personne, il était facile de voir que celle-là saurait se défendre et se faire respecter.

J'ignore si toutes les Américaines ont cette bravoure ; en tout cas, on les élève comme si elles l'avaient, et comme si elles étaient au-dessous de tout péril.

Dès qu'une jeune fille atteint l'âge d'entrer dans le monde, dix-huit ou dix-neuf ans, les parents donnent une soirée où tous les amis, intimes ou non, sont invités.

La fin au prochain numéro

LA MODE



No 557

Fig. 557.—Pour un corsage élégant fait de deux tissus, tels que soie rayée avec yoke et manches en dentelle, ce modèle simple est des plus jolis. Il est décrit en soie rayée vert et blanc et dentelle blanche, mais il s'adapte bien à toute combinaison pour corsage fait de deux étoffes différentes. Il faut 3 vgs de soie et 2½ vgs de dentelle, et s'il est fait uni, 5 vgs de soie. Nous donnons le patron en 5 numéros, 34, 36, 38, 40 et 42 pouces, mesure du buste. Prix 10 cts chaque.



No 559

Fig. 559.—Ce modèle représente un très pimpant corsage de brocart avec yoke à replis et manches en soie unie. On emploie les nuances de bleu et le taffetas bleu uni pour les pièces à replis, 4 vgs de taffetas uni et 2 vgs de brocart sont requis pour la confection de cet article. Le corsage ferme invisiblement sous le bras gauche et sur l'épaule. Nous donnons le patron en 5 numéros, 34, 36, 38, 40 et 42 pouces, mesure du buste. Prix 10 cts chaque.

rer dans le
s donnent
, sont in-

Mgr L.-Z. MOREAU

Quatrième évêque de Saint-Hyacinthe



ait de deux
et manches
us jolis. Il
et dentelle
inaison pour
Il faut 3 vgs
it uni, 5 vgs
numéros, 34.
Prix 10 cts

très pimpant
et manches en
bleu et le taf-
vgs de taffetas
r la confection
lement sous le
ons le patron
es, mesure du

Né à Bécancourt le 1er avril 1824. Ordonné prêtre le 19 décembre 1846. Elu évêque de Saint-Hyacinthe le 19 novembre 1875. Sacré le 16 janvier 1876. Mort le 24 mai 1901

Les patrons du MONDE ILLUSTRÉ. Patrons à 10 cts genres nouveaux. Patrons valant 25 cts pour 10 cts

UNE OFFRE SPECIALE

Les patrons exacts des modes publiées dans la page des dames peuvent être obtenus au prix uniforme de 10 cts chacun.

Ces patrons sont de parfaits modèles des genres les plus nouveaux et les plus en vogue actuellement portés.

Par arrangement spécial, nous sommes maintenant en état d'offrir à nos lectrices un choix complet des patrons les plus à la mode au prix nominal de 10 cts. De semblables patrons se détaillent partout à 25 cts chacun.

Ces patrons à 10 cts ne doivent pas être classés dans les patrons à bon marché, qu'on trouve ordinairement en vente dans les magasins à départements. Ils sont supérieurs en toute façon. D'une exactitude parfaite, ils représentent les dernières créations des toilettes qui auront le plus de vogue. Des illustrations et instructions complètes pour la coupe et la façon accompagnent chaque patron. Il y a un morceau pour chaque partie du vêtement à faire, le numéro et le nom des différentes pièces du patron et des instructions tellement complètes que chaque personne qui sait coudre peut faire un vêtement bien ajusté sans difficulté.

Ordonnez les patrons par numéro et spécifiez la mesure désirée.

Les patrons de corsages se donnent dans les mesures suivantes : 32, 34, 36, 38, 40, 42 et 44 pcs (mesure de buste). Les patrons de jupes dans les mesures suivantes : 20, 22, 24, 26, 28, 30, 32, 34 et 36 pcs (mesure de taille). Si ces patrons sont demandés pour fillettes ou enfants, spécifiez l'âge. Si la mesure est donnée exactement, le patron s'ajustera parfaitement requérant seulement les légères retouches provenant de l'essayage et de ce qui convient à des épaules hautes ou obliques, etc.

Tous les ordres seront promptement remplis. Nulle n'aura à se plaindre d'aucun délai. On devra envoyer 10 cts en argent ou en timbres-postes avec la commande pour chaque patron désiré.

Adressez : MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

Ecrivez bien votre nom et votre adresse.

LA CAUSE SUPPRIMEE

La pâleur, les boutons sur la figure, le bistré autour des yeux, accusent la faiblesse ou l'altération du sang. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* font disparaître la cause et l'effet.

—Hambourg a les plus belles cales sèches du monde. Elles ont coûtés \$80,000,000.

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.

Consultation gratuites.

—Que ne bâtit on les villes à la campagne, l'air y est si pur !

LE CHOIX EST FAIT

Pour les soins contre les affections de la gorge et des poumons, le *Bavme Rhumal* est le remède vraiment efficace et économique.

—On dit qu'il existe dans le monde entier, 13,000 sortes de timbres-poste.

SONT INDISPENSABLES

Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* sont indispensables pour purifier et fortifier le sang chez les hommes faibles, les femmes pâles, les enfants en langueur.

CE SONT LES Pilules de Longue Vie (Bonard)

Qui ont guéri

Delle CLARA ARCHAMBAULT

Elle souffrait depuis six ans d'Anémie, de faiblesse, de maux de tête et de Dyspepsie. Aujourd'hui elle digère bien, elle n'a plus de douleurs, elle est en parfaite santé, et elle nous envoie le témoignage suivant, nous priant de bien vouloir le publier dans les journaux, afin que d'autres personnes faibles et malades puissent connaître le seul remède qui ne manque jamais de guérir

La Cie Médicale Franco-Coloniale.



DELLE CLARA ARCHAMBAULT.

du sang ou de l'action défectueuse du Foie, des Rognons et de l'Estomac. Aucun remède au monde n'a obtenu autant de succès. Aucun remède n'a un tel record de guérisons.

Nous avons publié dernièrement les témoignages des personnes suivantes de Montréal :

M. JOSEPH BEAUDRY,
24 rue Brébœuf.

DELLE EVA BROWN,
21 Avenue Duluth.

DELLE ELIZABETH OUELLET,
89 St-Frs-Xavier.

M. FELIX GOUIN,
478½ rue St-Dominique.

Allez voir ou écrivez à ces personnes et elles vous diront que c'est grâce aux **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** qu'elles jouissent aujourd'hui d'une bonne santé.

Si cela n'est pas suffisant pour vous convaincre, détachez le coupon au bas de cette annonce, envoyez-nous avec ce coupon votre adresse ainsi qu'un timbre de 2 sous et nous vous enverrons gratis une boîte-échantillon de **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** afin que vous puissiez constater par vous-même les merveilleuses propriétés curatives de ce remède.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boîtes

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DÉTACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et
Adresse



NO. 16

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris

DUPUIS & LUSSIER

AVOCATS

Chambre No 1, édifice de La Presse

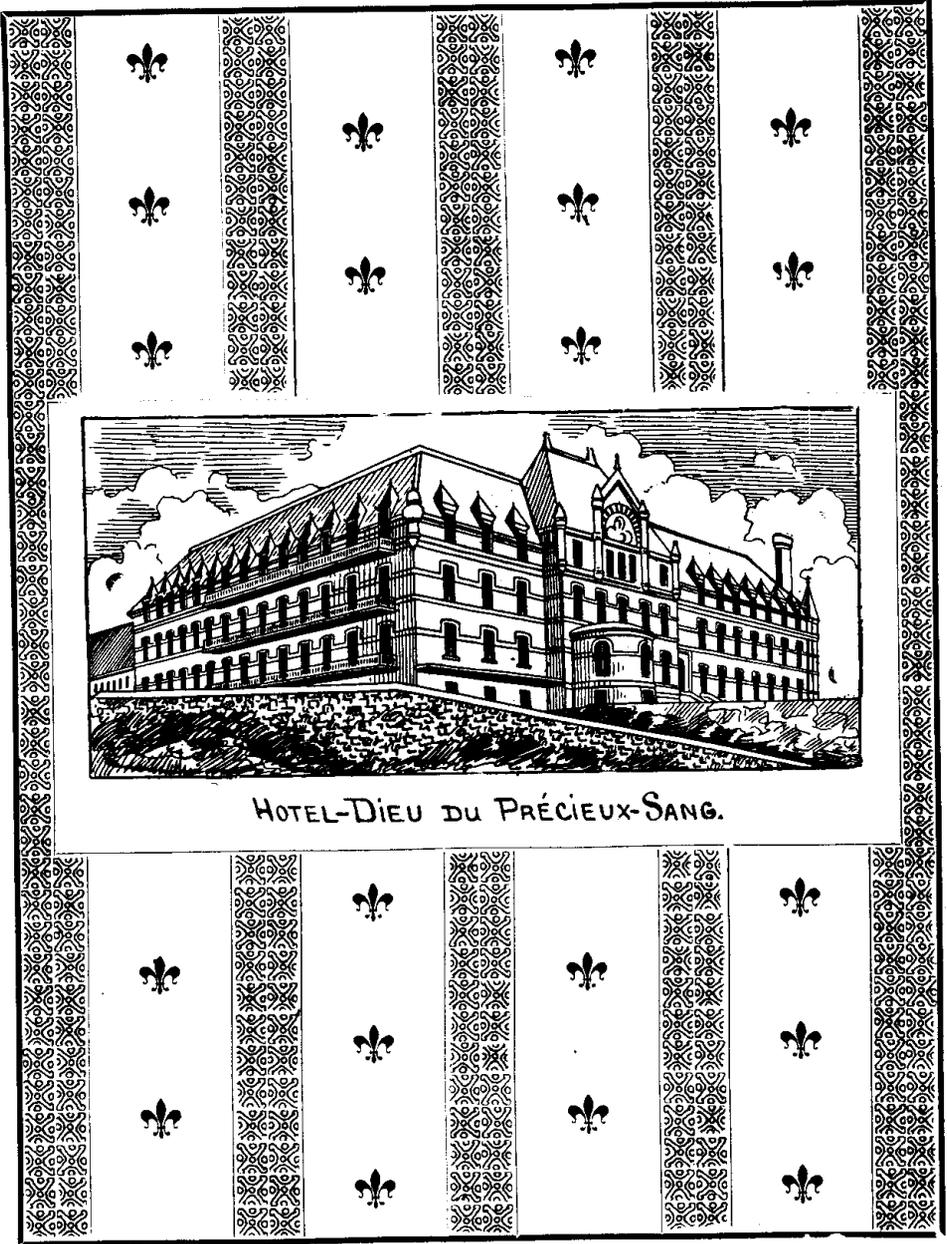
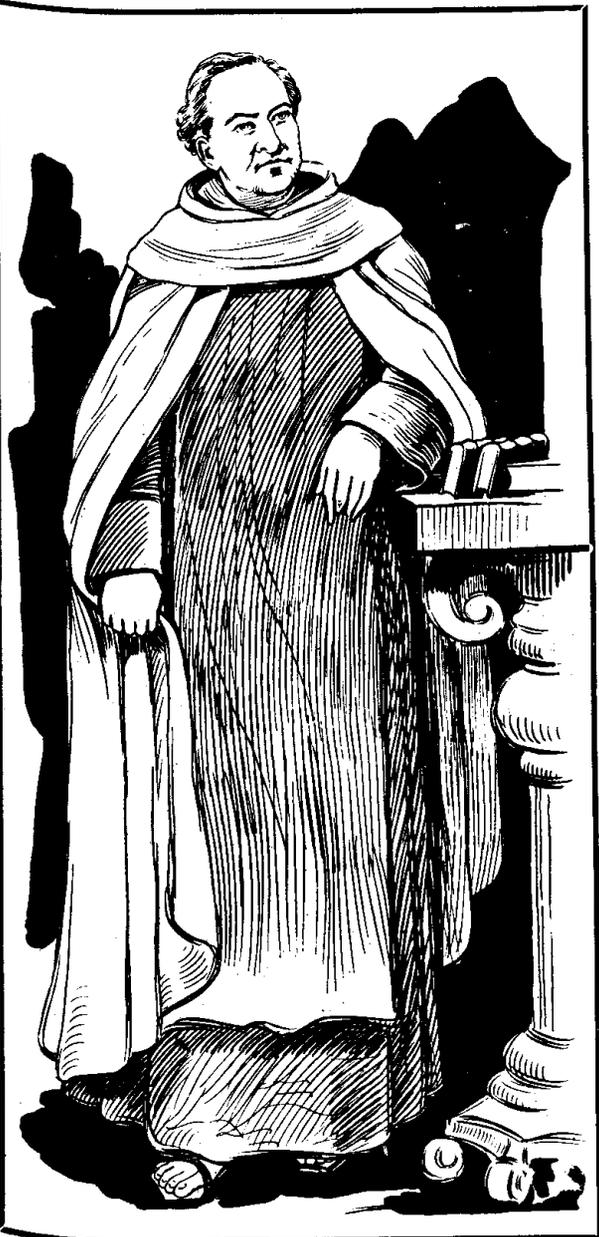
BREVETS
D'INVENTION

CANADA
ET
ÉTRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARCHITECTES

17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL



HOTEL-DIEU DU PRÉCIEUX-SANG.

QUÉBEC, 24 septembre 1900.

MESSIEURS,

Quelques-unes de nos jeunes sœurs souffrant d'**anémie**, d'autres de **dyspepsie**, et d'autres de **débilité générale** ont fait usage de votre **VIN DES CARMES**, et je suis heureuse de pouvoir vous dire que chacune d'elles, après en avoir pris **une seule bouteille**, éprouve déjà une **amélioration extraordinaire** dans son état.

Avec une profonde et religieuse estime, j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble servante,

Sr STE-BARBE, SUPÉRIEURE.

de
en
ien
des

vous
es de
être
ment
psie
te et
s de
sans
nger,
ndu-
une
dou-
urdie
pou-
rnte.
esse"
ilules
à la
e pris
ation
e suis
on se
ainsi
es de

Que.

ard)
ES
ys-
ance

ède

éal :

LES
cette
nous
VIE
étés

que
vec
en-
ion
fre

16

CANADA
ET
ÉTRANGERS

BROWN
ILS ET ARCHITECTES
S. MONTREAL

ENTRE COCHERS



—T'as l'air réjouï, l'Urbaine !
—Que veux-tu, mon vieux Buss, moi, j'aime mon métier... écraser des bourgeois, je trouve cela crevant... eux aussi, du reste.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Le grand drame de d'Ennery et Cormon, *Une Cause Célèbre*, sera représentée pendant toute la semaine du 27 courant—dernière semaine—au Théâtre National Français.

Cette pièce est assez connue pour que nous puissions nous dispenser d'en donner l'analyse. Rappelons seulement qu'elle renferme de nombreuses scènes du plus puissant intérêt et des situations extrêmement amusantes. On assiste au premier acte, à l'assassinat de Madeleine, la femme de Jean Renaud, par Lazard qui s'empare des bijoux que son mari lui avait confiés. Au 2ème acte—une magnifique forêt—Jean Renaud, perdu par les paroles de sa fille, est arrêté et condamné pour le crime commis par Lazard. Le 3ème acte représente une très jolie scène champêtre. Le défilé des forçats et la scène qui a lieu entre Jean Renaud et sa fille sont tout à fait émpoignants, comme, d'ailleurs, la plupart de celles des actes suivants.

Le premier rôle, celui de Jean Renaud, a été confié à M. Cazeneuve qui, déjà, l'a joué maintes fois sur les principales scènes des États-Unis, et dans lequel il excelle. Ce remarquable artiste remportera certainement un nouveau triomphe dans *Une Cause Célèbre*. Il sera secondé par les meilleurs artistes de la troupe du Théâtre National. MM. Elzéar Hamel, J.-P. Fillion, Julien Daoust, J.-B. Bouzelli, Palmieri, Gravel, Godeau, Mine de la Sablonnière—qui jouera les rôles de Madeleine et d'Adrienne.—Mlle Béragère. Mme Bouzelli et Mme Nozières et la petite Bougé.

La dernière représentation avant la fermeture temporaire du théâtre aura lieu samedi. La réouverture fixée au 24 juin, aura lieu avec *Quo Vadis* ? Le drame célèbre de M. Sienkiewicz dans lequel apparaîtront de nouveaux artistes français de grand talent dont nous ferons connaître le nom plus tard.

TOUJOURS CELUI-LÀ

Si vous toussiez, prenez du *Baume Rhumal* ; si vous êtes enrhumé, prenez du *Baume Rhumal* ; si vous avez la bronchite, prenez du *Baume Rhumal*, toujours du *Baume Rhumal*.

—Parmi les nouveautés introduites sur le marché américain ce printemps on cite comme se vendant très bien les foulards dits d'Alsace et les cachemires de soie.

CONSEILS DE L'EXPERIENCE

Dans les affections nerveuses, des pertes d'appétit, des insomnies et autres affections dues à la faiblesse du sang, les médecins conseillent de prendre le grand réconfortant, les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*.

Ce qu'une Mère doit à son Enfant

L'enfant dépend de sa mère pour ses forces et sa santé

Une mère ne peut pas donner à son enfant ce qu'elle ne possède pas elle-même. Si elle est faible, elle ne peut pas lui donner de la force ; si elle est malade, elle ne peut pas lui donner la santé.

Ces énoncés sont évidents ; ils n'ont pas besoin d'explications ni de défense ; ils sont clairs comme le jour. Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est qu'il y a des milliers de femmes qui attendent l'heure de la naissance de leur enfant dans l'angoisse et dans la douleur, et qui pourraient être heureuses et en bonne santé, si elles le voulaient.

Quelle est la femme qui ne voudrait pas être bien portante et avoir un enfant plein de santé ?

Le vouloir n'est pas suffisant, il faut employer les moyens nécessaires.

Les Pilules Rouges sont offertes aux femmes faibles et souffrantes comme moyen d'acquérir des forces et de revenir à la santé. Des milliers de femmes s'en sont servies et affirment qu'elles ont rempli le but pour lequel elles sont destinées.

Si la femme veut revenir à la santé, si la mère de famille faible veut acquérir des forces, les Pilules Rouges sont là pour l'aider. Elles ont aidé tant de femmes qu'il n'est plus permis de douter de leur efficacité. Elles donnent la santé aux femmes de tout âge et les guérissent sûrement de tous les maux dont elles peuvent souffrir : elles adoucissent les angoisses de la maternité et donnent à la mère la force et la santé qu'elle transmettra à son enfant.

Depuis cinq ans, c'est-à-dire depuis la naissance de mon premier enfant, dit Mme Jos Deleau, je souffrais d'une douleur dans le côté et du beau mal, pour lesquels les Médecins ne pouvaient me faire aucun bien ; je souffrais aussi de mon estomac, et ma digestion se faisait bien mal, je me levais le matin fatiguée et ahurie et à peine capable de me trainer. J'écrivis alors, aux Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine qui me conseillèrent de prendre les PILULES ROUGES, et sept (7) boîtes de ces merveilleuses pilules me guérèrent complètement pour tous ces troubles qui m'étaient restés après la naissance de mon premier enfant. Elles me mirent forte et courageuse ; j'aurais bien voulu connaître ce bon remède avant, car j'avais dépensé beaucoup d'argent et aussi j'avais beaucoup souffert ; il m'aurait épargné beaucoup de troubles.

MME JOSEPH DELEAU,
Creighton, Pa.

Lorsque je commençai à prendre les PILULES ROUGES, dit Mme Louis Lanthier, j'étais pâle comme une morte. J'étais nerveuse, je souffrais de douleurs dans le côté et de rhumatismes dans le cou. A tous les mois j'étais bien malade et dans l'espace de onze mois, j'avais dû m'aliter deux fois. J'étais rendue à un point où tout le monde désespérait de ma santé.

Aujourd'hui, après avoir pris les PILULES ROUGES pendant deux mois, je suis parfaitement guérie, j'ai augmenté de dix sept livres et je ne puis cesser de recommander les PILULES ROUGES, car elles me donnèrent beaucoup de forces et beaucoup de bonheur.

Un grand nombre de mes amies auxquelles je les avais recommandées, ici de Masson, les ont prises et s'en sont bien trouvées, il y a déjà longtemps que je ne prends plus les PILULES ROUGES, car je suis en bonne santé. Si jamais je venais à tomber malade, c'est le seul remède que je prendrai, car je sais que c'est le seul qui puisse soulager les femmes.

MME LOUIS LANTHIER,
Masson, P.Q.
Co. Labelle.

Les Pilules Rouges sont essentiellement une médecine pour les femmes ; elles guérissent toujours les irrégularités, l'inflammation, les ulcérations et le beau mal. Elles sont par excellence le remède à prendre pour préparer à la maternité et elles sont un tonique sans égal pour aider aux mères qui nourrissent leurs enfants.

Les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine peuvent être consultés gratuitement soit par lettre ou à leur bureau, No 274 rue Saint-Denis. Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire pour les femmes qui veulent prendre les Pilules Rouges, d'aller consulter ces médecins, cependant, nous ne saurions trop conseiller aux femmes qui souffrent depuis longtemps et qui se seraient découragées, d'aller voir ces médecins ou de leur écrire et d'apprendre d'eux ce qu'il leur faut faire pour aider à l'effet des Pilules Rouges et les ramener à la santé.

Les consultations au bureau sont données tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, de 9 hrs du matin à 8 hrs du soir.

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada

la gomme
du docteur

Adam guérit
instantanément

le mal de dents

10 cents

en vente partout

DEPOT CHEZ

ROD. CARRIERE

Coin Visitation et Ste-Catherine

DR. A. BRAULT

Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT
et guérison permanente par
le Dr KLINE'S GREAT
NERVE RESTORER. Aucune douleur
après le premier jour d'usage. Guérison
seulement temporaire mais radicale dans les
cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes,
danse de St-Guy, débilité, faiblesse, etc.
UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00, GATIS, par
remise de l'Agence au Canada, M. J. HART, 170
rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques
qui n'ont à payer que l'express sur livraison.
Consultation personnelle ou par poste. Ecrivez à
Dr R. H. KLINE, Ld.
831, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

Dr JÉHIN-PRUME

Spécialiste pour les Maladies des yeux,
du nez, de la gorge, et des oreilles.
Chirurgien des hôpitaux, ancien
chef de clinique de Paris, membre
de la Société de laryngologie de
France, etc.

No 15 RUE CRESCENT

MONTREAL

Consultations, 2 à 5 P.M.

Et par correspondance

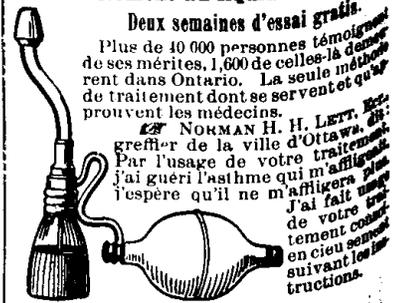
ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40 000 personnes témoignent
de ses mérites, 1,600 de celles-là deman-
dent dans Ontario. La seule méthode
de traitement dont se servent et qui ap-
prout les médecins.

Dr NORMAN H. H. LETT, Sec-
rétaire de la ville d'Ottawa, dis-
ant : Par l'usage de votre traitement,
j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait.
J'ai fait ce que j'ai fait en
de votre traitement. Je
témoin content en cinq semaines
suivant les instructions.



Dr J. M. SAWERS,

122, MacDonnell Ave., TORONTO.

\$5.00 à \$10.00
PAR SEMAINE

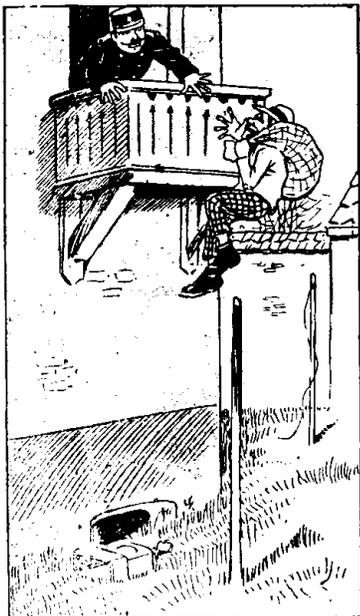
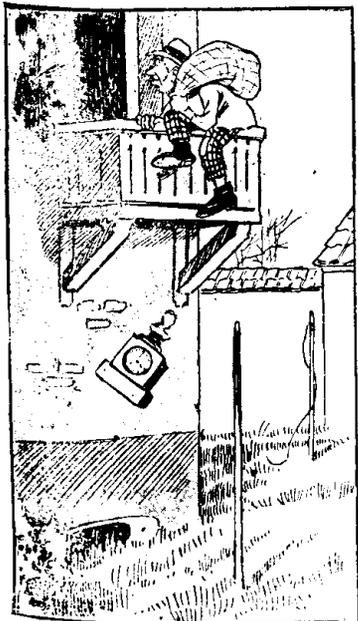
GRATIS

Un demande des Garçons et des
Filles, des Hommes et des
Femmes qui désirent guérir
de \$5.00 à \$10.00 par semaine.
Laissez-vous arranger par
nos lettres mensuelles. Elles
ont été envoyées à un grand nombre
de personnes pendant l'année
dernière.

Si vous le pouvez, envoyez nous la réponse de suite, avec
un franc pour frais, et nous vous expédierons une boîte de
la grande RED CROSS REMEDY, et aussi GRATUITEMENT
une Magnifique Epingle à Cravate pour Dame ou Monsieur
ou une Pierre Éblouissante. Nous vous expliquerons
aussi comment gagner de \$5.00 à \$10.00 par semaine, en tra-
vaillant pour nous pendant vos loisirs. Aucune expérience
nécessaire.

LA CIE. RED CROSS REMEDY,
206 Confederation Building, Toronto

UNE DROLE DE CAPTURE !



-Trop tard, messieurs, trop tard ! fait-il au moment où, le sac bien rempli, il enjambe le balcon pour prendre la clef des champs à la barbe des agents de police

-Trop tard !

Mais pendant la descente il tombe si mal. heureusement sur une barre de fer qu'il se trouve pris et dans l'impossibilité de s'enfuir.

Aussi les agents n'ont-ils qu'à l'emporter.

CHOSSES ET AUTRES

- Il y a 400,000,000 de Chinois.
-Les tremblements de terre ont tué 13,000,000 de personnes.
-La ville de San Francisco compte à elle seule plus de 20,000 Chinois.
-La marine américaine actuelle n'existe que depuis 1883 à vrai dire.
-500,000 personnes sont employées dans les usines aux Etats-Unis.
-Une statistique porte à 400,000 le nombre de sauvages qui reste encore sur le continent.
-On annonce de Manitoba que le rendement du blé sera cette année, 15% plus élevé que l'an dernier.
-Le chemin de fer trans-sibérien que construit la Russie sera terminé en 1908. Depuis 1892, on a posé 3,000 milles de rails.
-Le tremblement de terre de Yeddo, en 1704, a été le plus terrible des tremblements de terre dont on ait gardé le souvenir ; il a fait 100,000 victimes.
-En mémoire de Lafayette a été honorée par la ville de New-York, qui a donné son nom à la rue Elm qui s'appellera désormais avenue Lafayette.
-La législature du Wisconsin vient d'adopter une loi interdisant aux divorcés de se remarier dans le cours de l'année qui suivra leur séparation légale.
-La population de Londres est, d'après le dernier recensement, de 4,536,034 âmes, soit une augmentation de 308,717 depuis 1891.
-La dette publique de l'Angleterre s'élevait, l'an dernier, à \$3,150,000,000. Le service des intérêts y absorbe 21 pour cent du revenu.
-Une dépêche de Phoenix, Arizona, nous apprend que les médecins de cet endroit viennent de terminer une enquête minutieuse et très satisfaisante sur l'efficacité du cidre pour prévenir et guérir la picote.

-Un "riche industriel" de Pologne ayant rendu son âme au Seigneur, les héritiers trouverent une enveloppe fermée et cachetée, d'apparence considérable, et qui portait ces mots : "A ouvrir quand j'aurai été incinéré". Le mort brûlé, on ouvrit l'enveloppe qui en contenait une seconde, laquelle portait : "A ouvrir six semaines après la première". On attendit six semaines ; la deuxième enveloppe en contenait une troisième, close comme les premières, et on lisait : "A ouvrir un an après les deux autres". L'année passée, on trouva dans la troisième enveloppe une quatrième qui imposait un nouveau délai de deux ans. La quatrième enveloppe en contenait à son tour une cinquième et la cinquième contenait le testament. Les héritiers commençant à avoir des cheveux blancs, tant par l'effet naturel des années que par l'excès des émotions. Le Testateur laissait la moitié de sa fortune, c'est-à-dire 150,000 roubles, à celui des héritiers naturels qui avait le plus grand nombre de fils. A ce legs inattendu, l'heureux père se réjouit ; les autres dirent : "Si nous avions su !". Quant au reste de la fortune, le testament ordonnait de le déposer dans une banque et de l'y laisser cent ans. Le siècle révolu, principal et intérêts seront partagés entre les héritiers des héritiers.

POUR RIRE

-On dit que vous êtes un ignorant, disait quelqu'un au curé d'Ars pour s'excuser de ne pas aller à ses prônes.
-Venez quand même, répondit le saint prêtre. Je vous en dirai toujours plus que vous n'en ferez.

-Une coquette un peu mûre disait dans un salon :
-M. Legouvé est bien aimable de nous apprendre l'art de vieillir ; mais on lui aurait encore plus de reconnaissance s'il enseignait l'art de... ne pas vieillir !

Le président du tribunal d'une petite ville du Nord, qui a l'humeur gaie, remettait une cause à huitaine.

L'avocat sollicitait pour qu'elle fût entendue le jour même.

-De quoi s'agit-il donc ? dit le magistrat.

-D'une pièce de vin, monsieur le président.

-Le tribunal, en effet, peut aisément vider cela.

Un pessimiste. -Tenez, Madame, tout ce qui est vraiment laid comme l'humanité est du genre féminin.

La Dame. -Où voyez-vous ça, Monsieur, s'il vous plaît ?

Le Pessimiste. -Où je le vois ? Mais dans tous les mots de la langue usuelle.

La Dame. -Ah ! par exemple !

Le Pessimiste. -Voyez-plutôt, Madame.

La Dame. -Eh bien, dites donc. Je vous écoute.

Le Pessimiste. -Déloyauté, coquetterie, vénalité, turpitude, bassesse, abjection, vilénie, rouerie, fraude, honte, souillure, dégradation, bêtise, méchanceté, tromperie, et coetera, et coetera. Tout ça, c'est du féminin.

La Dame. -C'est parce que ce sont des hommes qui ont fait le Dictionnaire.

Théâtre National Français

SEMAINE DU 27 MAI

Grand drame militaire

UNE CAUSE CELEBRE

PAUL CAZENEUVE dans le rôle de Jean Renaud

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES : Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi à 2.15 heures.
Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Bell Tel. East, 1736
Prix Matinée, 10c, 15c. (Dames seulement) et 25c. Tél Marchands 520

Dernière semaine de la saison

Entrée principale : 1440 rue Ste-Catherine

Ré-ouverture du Théâtre le 24 juin avec "QUO VADIS"

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PEU DE
PIEVRES ÉPUISEMENT
PILULES AN. ONIO
toniques, dépuratives, reconstituentes. 2 fr.
Phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

Trente ans de succès
GUERISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
L. KIRN
de l'extrait éthéré de
de FOUGERE Mlle Pure
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies

GRATIS.
\$10,000 de Valeurs données gratuitement
Dames et Fillettes de tout âge, pour lui offrir le plus joli et le plus utile des portraits artistiques de la Reine, de Sir Wilfrid Laurier, Sir Charles Tupper, etc., grandeur 9 x 12 pouces. Pour un temps limité, nous venons offrir ces magnifiques portraits à 10c. chaque, et à toute personne en vendant 6 ou plus, nous donnons de magnifiques primes, dont quelques-unes sont personnalisées et dussent 36 Primes Précieuses, au Choix. Ne tardez pas à nous envoyer vos noms et adresse, et nous vous enverrons un paquet de ces portraits et notre catalogue complet, illustré, de primes. Venez les portraits, envoyez l'argent et votre prime vous sera envoyée ABSOLUMENT GRATUITEMENT. Nous retirons tous les portraits non vendus. L'offre est véritable et ne sera faite que pendant un délai très court.
ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO.,
Dept. 8 Toronto.

ent
ts
out
EZ
RIERE
-Catherine
RAULT
dentiste
Denis
1745
9 à 10 heures
GRATUITEMENT
n permanent
LINE'S GLE
R. Aucune
ave. Québec
s radicale dans
ux, épilato
ublesse. Traite
O. GRATIS, par
M. J. HAZZ, 170
malades opit
ur livraison.
r poste. Ecrire à
E. Ld.
Fondés en 1871
PRUME
adies des yeux,
et des oreilles,
sitaux, anciens
Paris, membre
ryngologie de
ESCENT
L
à 5 P.M.
dance
MÉ
de sec.
essai gratis.
onnes témoins
e celles-la demer
La seule méthode
servent et quap
ns.
H. H. LERT, Rec-
tes, des Hommes et
d'Ottawa, dis-
votre traitement.
e qui m'affligera plus
m'affligera plus
J'ai fait usage
de votre
tement comest
en ciou semest
suivant les ins-
tructions.
VERS,
TORONTO.
SEMAINE
RATIS
mande des Garçons,
des Hommes et
qui désirent
00 à \$1000 par
à l'année.
lettres, mélange
annonce, pour
00 par semaine, en
rs. Aucune expé-

LE MEILLEUR CERTIFICAT
Il n'est pas besoin de certificats écrits pour prouver l'efficacité du Baume Rhumal contre la toux, le rhume, la bronchite. Tout le monde sait ce qu'il vaut.

**GUERRI EN
TRES PEU
DE TEMPS**

**Etes-vous
Grevé?**

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadieux, employé chez Chas. Langlois & Cie, rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal

POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL

(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.



GRATIS

Nous avons récemment introduit de jolis cadres à Photographies vraiment artistiques. Splendidiement décorés de magnaneries et de fleurs divers, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c, mais comme nous en avons 100,000 à écarter nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c.— Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot, ainsi que notre liste des 35 primes de valeur. — Vous serez envoyés franco. Colonial Art Co., Confederation Bldg., Toronto.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1713 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Viennent de paraître : Le Fantôme, par P. Bourget, 90c. ; L'Honneur d'une femme, par Daniel Lesueur, 90c. ; M. Bergeret à Paris, par A. France, 90c. ; Au coin d'une dot, par L. de Tinsau, 90c. ; La faute d'autrui, par H. Ardel, 90c. ; Amie de cœur, par H. Maizeroy, 90c. ; Quarante ans de Théâtre, (4me vol.) par Francisque Sarcey, 90c. ; Lettres à la fiancée, par V. Hugo, 90c. ; Le Roi du K'ondyke, par A. Turenne, 90c. ; Ce que chante l'amour, par P. Maël, 90c.

Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5 cts chacun.

Parmi les journaux littéraires on y trouve : Les Annales politiques et littéraires, 5c. Le Soleil du Dimanche, 6c. Le Supplément du Petit Journal et du Petit Parisien, 3c. La Lecture pour Tous, 15 cts.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Écoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyez franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de

L'OBESITÉ



DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :

PHARMACIE LACHANCE

1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal

PRIX, \$1 25 LA BOITE

(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

2620



LES DISTRAITS

—Il n'y a encore rien de tel qu'un bon cataplasme pour vous débarrasser d'un clou... voilà qui est fait... rhabillons-nous !

VOYAGES RIVET

L'Angleterre La France La Suisse L'Italie

... DEPART LE 28 JUIN 1901 ...

ITINÉRAIRE :

Montréal,	Paris,	Venise,	Marseilles,
Liverpool,	Lucerne,	Florence,	Lourdes,
Londres,	Milan,	Rome,	Bordeaux,
Rouen,	Lugano,	Gènes,	Paris.

\$190.00 \$325.00 \$450.00

Programme envoyé sur demande, 97 rue St-Jacques. Bureau No 9



MONTRE EN OR GRATIS

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une montre dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centimètre pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre, avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien gravé, et les autres recevront de Beaux Prix. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1012 Toronto.

RIPANS

L'armoire de médecines de la famille

ressemblait d'ordinaire à un petit magasin de drogues. Il fallait un bon nombre de bouteilles, de boîtes et de flacons pour contenir les nombreux médicaments. Les grands comme les petits la fuyaient autant que possible. L'inconvénient du mesurage des médecines en rendait l'usage ennuyeux et il y avait aussi le danger de se tromper de dose. La science a tout changé cela. Aujourd'hui, de meilleurs résultats sont obtenus par les remèdes en pastilles. Il n'y a aucun danger de renversement ou de casse et la dose est toujours juste. En cela, les Ripans Tabules occupent la première place. Elles sont composées de rhubarbe, d'ipéacac de menthe, de la forme de noix vomique et de soda. La formule a été recueillie à l'ancien hôpital de Roosevelt, N.-Y., et a été approuvée par les médecins depuis des années. Pour la cure de l'indigestion, de la constipation, de la bile, du mal de tête, de l'étourdissement, et des troubles d'estomac ce remède est d'un effet merveilleux. Plus les Tabules sont connues, plus grande en est la demande. Certains gens restent attachés aux remèdes liquides d'autrefois, mais la majorité préfèrent une bonne médecine comme les Ripans, qui sont faciles à prendre, aisées à porter et facile à acheter.

10 Tabules pour 5 cents. Dans toutes les pharmacies.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvais santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarque : le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe les Rougeurs, Rides, précoce, rugosité, Boutons, Efflorescences, etc. conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDES, Paris

GEN DREAU

DENTISTE

No 22, rue St-Laurent
MONTREAL

Tel. Bell, Main 2818

J.A. DUMAS



Photographe
112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

Le concierge rentra dans les petites sommes payées par lui pour le bois et pour la bougie, remit les clefs au nouveau locataire, affirma qu'il serait toujours heureux de se tenir à sa disposition, et regagna sa loge.

Presque derrière lui Lartigues sortit pour se rendre rue de Vendôme, chez Verdier, afin de lui donner son adresse.

Après avoir écrit un mot à Maurice Vasseur, rue de Navarin, il demanda au faux abbé Méryss :

— Et mon domestique ?

— Il sonnera à la porte à sept heures précises... je vais le prévenir.

— Je puis me fier à lui ?

— Comme à moi-même.

— Pas curieux ?

— La discrétion même.

— Pas bavard ?

— Il est muet.

— C'est parfait... — A sept heures je serai rue de Suresnes... — Viens-tu dîner au restaurant avec moi ?

— Non — Il est de la plus haute importance qu'on ne nous voie jamais ensemble... — Quand tu auras à me parler, tu viendras ici... quand j'aurai à t'entretenir, j'irai chez toi...

— Convenu ..

— A bientôt...

— Oui, à bientôt...

Les deux complices échangèrent une poignée de main et se séparèrent, l'un pour mettre à la poste la lettre qu'il venait d'écrire et dîner ensuite, l'autre pour aller chercher le domestique du ci-devant capitaine de vaisseau Van Broecke.

A six heures trois quarts Lartigues rentrait chez lui.

A sept heures moins une minute la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Le nouveau locataire du petit hôtel alla ouvrir et se trouva en face d'un grand garçon de bonne mine, vêtu comme un domestique de maison bourgeoise en petite tenue.

Ce grand garçon lui présenta une ardoise sur laquelle étaient écrits ces mots :

Je m'appelle Dominique. — Je ne suis pas sourd mais je suis muet. — Je suis envoyé à M. Van Broecke par M. l'abbé Méryss pour le servir en qualité de valet de chambre, et je le satisferai de mon mieux.

— Entrez, Dominique, et prenez votre service... dit Lartigues après avoir lu.

Dominique, âgé de trente ans environ, et muet de naissance, était intelligent, actif, et se recommandait en outre par une force musculaire prodigieuse.

Son nouveau maître le mit en quelques mots au courant de ce qu'il aurait à faire dans la maison.

Le domestique répondit par signes qu'il avait compris, déboucla les malles, rangea leur contenu dans les tiroirs des meubles de la chambre à coucher, mit des draps au lit, fit la couverture, jeta du bois sur le feu, formula, grâce à une pantomime expressive cette question : — *Monsieur n'a plus besoin de moi ?* reçut une réponse négative, se retira et gagna la chambre qui lui avait été désignée comme devant lui servir de logement.

Vers dix heures du soir, le capitaine Van Broecke se mit au lit, désireux d'y trouver le repos dont il avait

besoin après cette journée pleine d'émotions de toute nature.

XXX

Vers sept heures et demie le vicomte Guy d'Arfeuilles s'était rendu chez Paul Brébant, généralement connu, dans le monde des boulevardiers, sous le nom de *Restaurateur des lettres*...

Il serait juste d'ajouter : *et des arts*, car les artistes, aussi bien que les écrivains, sont les clients fidèles de ce cabaret *di primo cartello*, également cher aux gommeux, aux boursiers, c'est-à-dire à tout Paris.

M. d'Arfeuilles était un joli garçon de vingt-huit à vingt-neuf ans, très lancé dans le monde où l'on s'amuse, clubman, sportsman, célibataire endurci, assidu aux courses, ne manquant jamais une première représentation, bien né d'ailleurs et bien élevé, parfaitement honorable, suffisamment riche, ne gaspillant pas sa fortune et désireux de ne se point ruiner, tout en menant la vie à grandes guides.

Il avait commandé un dîner de vingt couverts dont le menu, fait en collaboration avec Brébant lui-même, était non seulement confortable, mais curieux et original.

La table était dressée dans la grande salle à laquelle sert d'annexe un salon de réception.

Le vicomte d'Arfeuilles arrivait le premier pour recevoir ses convives et pour s'assurer qu'on n'avait mis en oubli aucune de ses recommandations.

Tout était en bon ordre.

Les vins des grands crus bordelais s'échauffaient doucement, de manière à se trouver juste au degré de la température ambiante.

Les vins de Champagne des marques illustres, en tête desquelles marchait le G-H. Mümm, se frappaient en sorbets dans les rafraichissoirs.

Partout des fleurs.

Les cent bougies de dix candélabres faisaient étinceler, sur la blancheur du linge de Saxe, les cristaux et les argenteries.

Huit heures sonnèrent.

Deux invités firent leur entrée, puis trois, puis quatre.

Guy d'Arfeuilles recevait une grâce parfaite et une courtoisie de gentleman.

Maurice fut un des premiers arrivés.

On entendait toujours le jeune Russe qui devait être le héros de la fête, puisque le dîner de Guy d'Arfeuilles était donné en son honneur, mais on l'attendait sans la moindre impatience en dégustant des apéritifs placés sur une console avec des carafes frappées.

Soudain la porte du salon s'ouvrit, et dans l'encadrement parut un grand jeune homme d'une tournure aristocratique et d'une irréprochable élégance.

Le baron alla vivement à lui.

— Bonsoir cher comte... dit-il en lui serrant la main ; soyez le bien accueilli !

Puis, conduisant le nouveau venu auprès de ses amis, il ajouta :

— Messieurs, permettez-moi de vous présenter le comte Yvan Smoiloff, mon ami.

XXXI

Yvan Smoiloff pouvait avoir vingt-cinq ans.

Il était grand, très mince, et son visage, couronné par une chevelure blonde et encadré de favoris blonds, offrait une régularité de traits merveilleuse et une distinction incomparable.

Ses yeux, d'un bleu presque noir, semblaient très beaux et très doux, quoique à demi cachés par les verres d'un pince-nez qu'il portait sans cesse, ayant la vue faible.

Un maître d'hôtel très correct vint annoncer avec solennité que le dîner était servi.

— Sommes-nous au complet ? demanda M. d'Arfeuilles.

— Il manque Pascal... répondit Maurice, le petit baron Pascal de Landilly.

— Landilly est un charmant garçon, mais l'ange de l'inexactitude... répliqua le vicomte. Nous le prendrons quand il viendra... D'ailleurs, il serait au désespoir qu'on fit attendre ces messieurs à causes de lui... Donc, à table...

Les invités du baron passèrent dans la vaste salle où le couvert était mis, et prirent place à leur fantaisie autour de la table.

Le début d'un repas est habituellement silencieux.

Tout le monde ayant faim, on s'absorbe dans le premier assaut livré aux huitres, soit aux potages, soit aux hors-d'œuvre.

Il en fut ce soir-là comme d'habitude, mais la période silencieuse ne dura qu'un instant, l'animation commença presque aussitôt, grâce au château-Iquem sec, accompagnant les huitres, et les dialogues particuliers se mêlèrent à la conversation générale.

A neuf heures moins le quart, le petit baron Pascal de Landilly n'était pas encore arrivé.

Enfin Pascal parut, il semblait gelé.

Il avait le chapeau sur la tête.

Il était enveloppé dans un pardessus doublé de fourrure qui faisait deux fois le tour de sa maigre personne.

Sa figure disparaissait aux trois quarts sous un énorme cache-nez.

Son monocle éternel semblait vissé comme de coutume dans l'arcade sourcilière de son œil droit.

Un hurra général, entrecoupé d'éclats de rire, accueillit son apparition.

— Arrivez donc, retardataire ! lui cria d'Arfeuilles. Nous commençons à ne plus compter sur vous... Pourquoi diable vous mettez-vous en retard de cette façon ? On va vous apporter des huitres...

Pascal abaissa le cache-nez sous les plis duquel sa bouche était engouffrée, il agita son bras droit comme une nageoire, toussa deux fois et répondit d'une voix éteinte :

— Million d'excuses, mes excellents bons... Très en retard, parbleu ! le sais bien, mais circonstances plus qu'atténuantes... Quand vous connaîtrez motifs du retard vous ne m'en voudrez pas et vous déclarerez que c'est épatant...

Tout en disant ce qui précède, Pascal se laissait débarrasser par un garçon de service de son chapeau,

de son cache-nez, de son pardessus, et sortait de cette lourde enveloppe en tenue de soirée, pantalon noir, gilet en cœur, cravante blanche et *sifflet d'ébène*.

Le petit baron était bien changé depuis l'époque où il arrivait de province et faisait ses débuts dans l'existence des viveurs.

Depuis lors, il avait usé, hélas ! et même abusé de la vie parisienne et de ses plaisirs, au grand détriment de sa santé.

Il semblait maintenant l'ombre de lui-même. Son corps frêle offrait une maigreur indescrivable. Ses joues creuses et blafardes avaient une tache rouge sur chaque pommette.

Un large cercle de bistre entourait ses yeux caves et donnait à son visage une apparence navrante de déperissement.

De minute en minute une petite quinte de toux sèche lui coupait la parole.

Bref, à le voir et à l'entendre, on ne lui aurait pas donné quinze jours à vivre, ce qui ne l'empêchait pas de se dire, et même, nous l'affirmons, de se croire un gaillard solide.

— Qu'est-ce qui est épatant, baron ? lui demanda Maurice.

— Avez-vous récolté un duel ? fit vivement Lamoureux. Alors nous travaillerons ensemble demain matin... Ah ! pécaïre, je vous enseignerai le coup du commandeur... c'est ce coup-là qui est épatant !

Pascal eut une quinte et répondit :

— Point ne s'agit d'un duel...

— De quoi donc alors ?

— D'un crime... ou plutôt de deux crimes...

— De deux crimes... répétèrent plusieurs voix autour de la table.

— Oui, mes excellents bons... quelque chose de stupéfiant, d'obéliscal, de catapultueux... et je m'y connais... Quand on a eu un ami guillotiné... Vous vous souvenez à Melun... ce pauvre Fabrice Leclère... une affreuse canaille d'ailleurs, mais un bien charmant garçon... on doit se connaître en crimes. C'est très chic, vous savez, d'avoir eu un ami guillotiné...

Maurice Vasseur avait involontairement tressailli et son visage était devenu un peu plus pâle que de coutume.

Il devinait sans peine de quoi il allait être question.

— Sapristi, Pascal, arrivez donc au fait ! cria l'aphitryon. Vous voyez bien que ces dames sont sur les épines...

Le petit baron reprit :

— J'y arrive au fait... Voici la chose... Je dégustais mon absinthe au café des Variétés, et je me disposais, mes excellents bons, à venir vous rejoindre, quand mon attention fut attirée par quelques mots que deux consommateurs prononçaient à côté de moi... Je prêtai l'oreille et je ne songeai plus à partir...

— De quoi parlaient-ils donc, ces consommateurs si intéressants ?

— Du double crime, parbleu !...

— Où et quand a-t-il été commis, ce double crime ?

— A Paris, cette nuit... On a trouvé ce matin, à la Chapelle, rue Ernestine, dans une voiture de remise, le cadavre d'un homme assassiné, et dans le tombeau d'une famille russe, au cimetière du Père-Lachaise, le cadavre d'une femme également assassinée...

En entendant cette dernière phrase le comte Yvan, qui semblait s'absorber en une conversation avec un invité, avait subitement levé la tête, tandis qu'un qu'un petit frisson courait sur son épiderme.

— Au Père-Lachaise ! s'écrièrent les convives.

— Dans un tombeau ! ! Est-ce possible !... ajouta quelqu'un.

— Oui, messieurs, appuya Pascal de Landilly, dans un tombeau, parfaitement bien... Est-ce assez monumental, hein !

Maurice jouait la distraction, mais il écoutait, les sourcils froncés.

— C'est dans le tombeau d'une famille russe, avez-vous dit, monsieur ? demanda le comte Yvan.

— Oui, monsieur...

— Savez-vous le nom de cette famille ?

Pascal secoua la tête.

— On ne l'a pas prononcé... répondit-il.

XXXII

— Allons, allons, mon bon Pascal, dit le vicomte d'Arfeuilles, votre anecdote me fait l'effet d'un canard de haut vol... Elle est trop dramatique pour être vraisemblable...

— Pas du tout ! répliqua le petit baron. Le doute est impossible, mon très cher... Les deux causeurs donnaient des détails circonstanciés.

— Mais alors il doit être question de cela dans les journaux du soir...

— C'est bien possible.

— Nous allons nous en assurer.

Un maître d'hôtel reçut l'ordre d'aller chercher un journal et presque aussitôt apporta la *France*.

D'Arfeuilles déploya le numéro et le parcourut des yeux.

— M'y voici... dit-il.

Et il lut à haute voix la note suivante placée sous cette rubrique imprimée en gros caractères :

LE CRIME DU PERE-LACHAISE

DOUBLE ASSASSINAT

« Paris a été la nuit dernière le théâtre d'un double crime, d'autant plus effrayant qu'il est plus mystérieux.

« Ce matin, à l'heure même où des ouvriers marbriers se rendant à leur travail au cimetière du Père-Lachaise, et étonnés de voir un filet de sang couler sous la porte de bronze du tombeau d'une famille russe, trouvaient dans ce tombeau une femme tuée à coups de poignard, le palefrenier d'un loueur de voitures de la rue Ernestine (quartier de la Chapelle) découvrait dans une voiture rentrée pendant la nuit le cadavre d'un homme assassiné.

« Le parquet et la préfecture, aussitôt avisés ont fait une descente immédiate dans les deux endroits.

« Il résulte de la double enquête habilement conduite que le double crime a dû être commis par le même misérable.

« Des indices sûrs permettent de suivre la trace de ce scélérat, qui sera bientôt aux mains de la justice. »

Pendant cette lecture, Maurice sentait une sueur froide perler sur son front et mouiller la racine de ses cheveux. Sa respiration s'arrêtait dans sa gorge haletante, mais il avait une volonté de fer et trouvait le moyen de dissimuler à tous les yeux, à force d'énergie, un trouble capable de le trahir.

— Qu'ai-je à craindre, après tout ! se demanda-t-il en reprenant peu à peu son sang-froid. Absolument rien... Ces indices dont on parle n'existent pas... Je n'ai rien laissé derrière moi... Il est impossible de suivre ma trace.

— Doutez-vous encore, après cela, mes excellents bons ? s'écria Landilly triomphant. Vous voyez bien que j'avais raison, et que mes *racontars* étaient l'expression stricte de la vérité la plus littérale.

Personne ne songe à le nier, mon cher baron, répondit d'Arfeuilles ; mais vous auriez infiniment mieux fait de les garder pour vous, vos *racontars*... Ils ont produit la plus triste impression... Que nous importent des crimes, effroyables à coup sûr, mais dont nous ne connaissons pas les victimes ?... On prendra l'assassin, on le jugera, on le condamnera, on le guillotinerà, il ne l'aura pas volé et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes... Au diable les faits-divers lugubres ! Buons, mes bons amis, à la santé du comte Yvan, et *tout à la joie*, comme dit Farbach !

Ce petit speech fut généralement apprécié par les convives de M. d'Arfeuilles.

On porta la santé du jeune Russe, désireux de se transformer en boulevardier parisien, et qui, sombre un instant et le front chargé de nuages, reprit bien vite sa physionomie habituelle en répondant aux toasts portés en son honneur.

Le diner redevint d'une gaieté folle.

Vers deux heures du matin, quand on passa au salon transformé en salle de jeu, plusieurs des convives

de Guy d'Arfeuilles avaient la langue épaisse, les yeux rapetissés et brillants, et marchaient comme sur le pont d'un navire secoué par le roulis.

La partie de baccarat fut nerveuse, ainsi qu'il arrive toujours entre jeunes gens légèrement surexcités. Il se fit des *différences* de cent mille francs.

Le combat ne finit qu'à cinq heures du matin. Maurice, favorisé par une chance persistante, gagnait une douzaine de mille francs.

Le comte Yvan s'était assis d'abord comme tout le monde à la table de jeu, mais il semblait n'éprouver, ce soir-là, qu'une indifférence profonde à l'endroit de la dame de cœur et de la dame de pique, et bientôt il avait abandonné les cartes.

La partie finit enfin et les convives se séparèrent.

Le vicomte d'Arfeuilles et le comte Yvan qui étaient restés les derniers dans le salon désert descendirent ensemble. Sur le trottoir du boulevard Poissonnière ils se quittèrent. Le temps étant très froid et très sec, M. d'Arfeuilles, qui demeurerait rue de Provence, allait à pied jusque chez lui.

Le comte Yvan montait dans une voiture qui toute la nuit l'avait attendu, et se faisait conduire au Grand-Hôtel où il avait élu domicile en attendant qu'il eût à Paris une installation sérieuse.

En se déshabillant et en se mettant au lit, il pensait au raconter du petit baron Pascal de Landilly et au fait-divers du journal la *France*, qui lui avaient causé une vive émotion, dont nous ne tarderons pas sans doute à connaître la cause.

Il s'endormit en se promettant d'aller au renseignements le jour même au Père-Lachaise, et son sommeil fut agité, peuplé de mauvais rêves et de visions sanglantes.

Maurice, la poche bourrée de billets de banque, avait jugé prudent de regagner en fiacre la rue de Navarin.

Chemin faisant, il se disait :

— Ah ! la police se prétend sur les traces du meurtrier ! Et il y a des gens à qui il suffit de le lire pour le croire... Les niais ! ! Ces formules administratives, ces phrases clichées, ces malices cousues de fil blanc, ne sont bonnes qu'à duper les jobards !... Cherchez, cherchez, mes braves gens ! Vous chassez un gibier plus malin que vous !... Vous ferez buisson creux et reviendrez bredouille !

Maurice était brisé de fatigue.

Deux minutes après avoir posé sa tête sur son oreiller, il dormait d'un lourd sommeil.

XXXIII

La rue Vavin est une voie située sur les confins du faubourg Saint-Germain, non loin du jardin du Luxembourg. Pendant la journée si pleine d'incidents au matin de laquelle les deux crimes avaient été découverts, il se produisait, rue Vavin, des faits d'une nature toute différente, mais d'une importance non moins grande pour la suite de notre récit.

Vers le milieu de la rue en question existait et existe encore un petit hôtel, ou, pour parler d'une façon moins ambitieuse, une petite maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Un atelier de dimension moyenne, prenant jour par une large baie cintrée, et une chambre à coucher toute petite, occupant la totalité du premier étage.

L'atelier de la rue Vavin était celui d'un artiste déjà très connu, et destiné selon toute apparence à devenir célèbre, le peintre Gabriel Servet.

De fort belles tapisseries anciennes, les unes des Gobelins et de Beauvais, les autres des Flandres, couvraient les murailles.

Sur ces tapisseries s'accrochaient des tableaux de maîtres, des porcelaines et des faïences précieuses, vieux japon impérial, vieux chine de la famille verte, vieux rouen à la corne, delft doré, majoliques italiennes ; des armes de toutes les époques et de tous les pays, formant des panoplies ; des instruments de musique bizarres, violes et rebecs, guitares et mandolines, etc., etc.

Des meubles artistiques de différents styles, des mannequins et des costumes garnissaient l'atelier dans un désordre amusant et pittoresque.

Trois chevalets supportaient des ébauches plus ou moins avancées de portraits et de paysages.

Sur un quatrième se voyait un tableau en cours d'exécution qui, pour être achevé, ne demandait plus que très peu de travail.

Ce tableau, d'une exécution magistrale mais d'une tristesse profonde, représentait deux femmes, l'une très jeune, pâle, amaigrie, presque mourante, couchée sur un lit de douleur, étendant sa main diaphane pour prendre la tasse grossière que lui présentait l'autre femme, une sœur de charité, debout auprès du lit.

L'intérieur sordide de la mansarde, le lit de bois blanc, la fenêtre sans rideaux, le carrelage grossier, l'absence des meubles les plus indispensables indiquaient la misère noire.

Le visage de la malade disait la souffrance et la résignation.

Celui de la sœur de charité respirait la douceur et la bonté.

Gabriel Servet, seul dans l'atelier, assis devant le chevalet, tenant de la main gauche sa palette et son appui-main et de la droite son pinceau, travaillait à l'œuvre qu'il destinait à la prochaine exposition.

Il achevait les grands plis raides de la robe de bure de la religieuse quand un coup de sonnette retentit à la porte de la rue, annonçant la visite d'un ami ou l'arrivée d'un élève.

Sans quitter son travail, il tira un cordon placé près de lui et disposé comme celui d'une loge de concierge.

Aussitôt après, un bruit de pas rapides et légers se fit entendre dans l'escalier.

La porte de l'atelier s'ouvrit.

Un jeune homme entra.

Ce jeune homme pouvait avoir dix-neuf ans. C'était un joli garçon, svelte et bien pris dans sa taille moyenne.

Il avait des cheveux châains naturellement bouclés, les traits fins, le teint mat et doré d'une Arlésienne, la lèvre supérieure ombragée par une moustache blonde et soyeuse.

Les yeux gris, d'accord en cela avec l'ensemble de sa physiognomie, exprimaient la franchise.

— Bonjour, maître... fit-il en s'approchant de Gabriel Servet.

Le peintre releva la tête et tendit la main au nouveau venu en lui disant :

— Bonjour, mon cher Albert... Tu es en retard aujourd'hui... Avas-tu donc ce matin un cours à l'École de droit ?

— Non, maître... Mon cours, aujourd'hui est à deux heures...

— Pourquoi donc n'être pas arrivé plus tôt ?...

— Parce que j'ai accompagné jusqu'au Palais de Justice mon père qui se trouve chargé de l'instruction d'une affaire singulière mystérieuse... Il m'en racontait le point de départ, et je trouvais son récit tellement étrange que je ne me lassais pas de l'entendre et de le questionner... De là mon retard...

— De quoi s'agissait-il donc ?

— D'un double crime commis dans des circonstances qui lui donnent des allures de roman ou de drame...

— En vérité ?

— Jugez-en plutôt...

Et le jeune homme répéta ce que son père, le juge d'instruction Paul de Gibray, lui avait dit de l'affaire du Père-Lachaise et de celle de la rue Ernestine.

Le peintre écoutait avec une extrême attention et parfois un petit frisson d'horreur effleurait son épiderme.

— Oh ! oh ! fit-il quand son élève eut achevé. C'est, en effet, mystérieux et terrible !... L'instruction donnera certainement du mal à ton père, mais il est expérimenté, habile, persévérant, et le succès, dont je ne doute pas, lui fera beaucoup d'honneur...

J'y compte bien... répondit Albert en ôtant son pardessus et en mettant un veston de velours noir qu'il laissait dans l'atelier.

— M. de Gibray doit être extrêmement préoccupé ? reprit Gabriel Servet.

— Extrêmement... Vous savez qu'il est magistrat jusqu'au bout des ongles, et qu'il suit avec une véritable passion la piste d'un crime... Il ne se dissimule point aujourd'hui les difficultés de sa tâche, mais il a bon espoir tout de même.

— S'il échouait, c'est que personne ne pourrait réussir... Mais il réussira...

Tout en causant, le fils du juge d'instruction s'était installé devant l'un des chevalets et préparait sa palette.

— Dois-je continuer ce paysage ? demanda-t-il.

— Sans doute.

— Avez-vous quelques observations à m'adresser ?

— J'en ai plusieurs...

— Parlez, cher maître... J'écouterai religieusement, et je tâcherai de mettre à profit vos conseils.

Gabriel Servet, quittant pour quelques minutes le tableau dont nous avons indiqué le sujet, vint se placer derrière son élève, et formula ses critiques et ses conseils en termes techniques qu'il nous semble inutile de reproduire.

— Est-ce compris ? demanda-t-il ensuite.

— Parfaitement... et je vais faire de mon mieux pour vous le prouver...

Le maître regagna son siège, reprit ses pinceaux et se remit au travail avec ardeur, tandis que l'élève en faisait autant de son côté.

Pendant quelques minutes aucune parole ne fut prononcée, l'artiste arrivé et l'artiste en herbe s'absorbant également dans leur œuvre.

Albert de Gibray était un jeune homme doué d'une nature d'élite et possédant une intelligence exceptionnelle.

A dix-neuf ans il avait terminé ses études classiques et conquis d'une façon brillante son diplôme de bachelier.

Maintenant il étudiait le droit, non pas d'une façon distraite et indifférente, mais avec ardeur, car il se destinait à la carrière du barreau et il voulait y briller au premier rang.

Les côtés bohèmes de la vie des étudiants ses condisciples n'avaient pas pour lui le moindre attrait.

Jamais il ne mettait les pieds dans les caboulots du *boul-Mich* et dans les brasseries.

Il préférait les jouissances artistiques à toutes les autres, et c'est à la culture des beaux-arts qu'il consacrait ses heures de loisir.

— Je serai avocat, se disait-il, mais en même temps je serai peintre... L'un ne saurait empêcher l'autre... Cela fera deux cordes à mon arc, et c'est ce qu'il faut... La fortune a ses caprices...

M. de Gibray adorait son fils, qui lui rendait amplement cette adoration.

Ces deux êtres, étroitement unis, mettaient en commun toutes leurs joies et leur unique chagrin.

Le père ne pouvait se consoler d'avoir perdu sa bien-aimée femme, et l'enfant d'avoir connu à peine sa mère, dont il gardait au fond de son cœur un souvenir sacré.

Le juge d'instruction et Albert ne s'étaient jamais séparés.

Ils habitaient ensemble un appartement de la rue de Rennes.

Tandis que l'artiste et son élève travaillaient silencieusement, un nouveau coup de sonnette retentit.

— Un visiteur... dit Gabriel.

— Un amateur peut-être, venant vous demander un tableau... ajouta en souriant Albert.

Le peintre tira le cordon qui mettait en mouvement la porte de la rue, et dont nous avons déjà parlé.

On n'entendit rien dans l'escalier, et la sonnette s'agita de nouveau.

— A coup sûr, fit Gabriel Servet, c'est un visiteur qui n'a pas l'habitude de la maison et n'ose avancer au hasard... Voudrais-tu voir quel est ce quidam ?...

— A l'instant, maître... J'y cours.

Le jeune homme déposa sur son chevalet appui-main palette et pinceaux, et sortit vivement de l'atelier.

Il y rentra au bout de quelques secondes, accompagné d'un homme qui paraissait avoir une cinquan-

taine d'années, et d'une jeune fille dont le frais visage annonçait tout au plus dix-huit ans.

Cette jeune fille, une blonde aux yeux bleus, svelte et gracieuse comme une nymphe de Jean Goujon, était absolument charmante.

Son compagnon, plutôt grand que petit, mais d'un embonpoint de silène qui diminuait sa taille en l'épaississant, offrait le visage d'un ton de brique et le cou enfoncé dans les épaules d'un apoplectique.

Il manquait absolument de distinction.

Ses manières, cependant, sa façon d'entrer et de saluer, indiquaient l'usage du monde, et ses gros traits exprimaient l'intelligence.

Le peintre se leva pour saluer les nouveaux venus.

— C'est bien à M. Gabriel Servet, l'artiste justement célèbre, que j'ai l'honneur de parler ?—demanda le visiteur.

— Je suis Gabriel Servet,—répondit le peintre avec un sourire,—mais je ne puis accepter l'épithète trop flatteuse que vous avez la courtoisie de joindre à mon nom.

Il avança des sièges et poursuivit :

— Monsieur... Mademoiselle... prenez la peine de vous asseoir.

Le gros homme ne se fit pas répéter l'invitation et s'assit. La jeune fille en fit autant, en rougissant un peu sous le regard flamboyant d'admiration qu'Albert de Gibray attachait sur elle.

Gabriel poursuivit :

— Et maintenant, monsieur, veuillez, je vous prie, m'apprendre à quel motif je dois attribuer l'honneur de votre visite.

XXXIV

— Le motif de notre visite ?—répéta le nouveau venu ;—il est bien simple et je suis convaincu que vous l'avez deviné déjà...—Je désire le portrait de ma fille et je veux que ce portrait soit véritablement une œuvre d'art... pour cela je m'adresse à l'un de nos jeunes maîtres dont le talent est indiscutable et le succès incontesté...

Gabriel s'inclina sans répondre.

Ces éloges trop directs le flattèrent assurément, mais lui causaient quelque gêne.

Albert de Gibray avait repris place devant son chevalet, mais la jeune fille se trouvant en face de lui, il la dévorait du regard de ses pinceaux demeuraient inactifs.

— Vous vous taisez, monsieur...—poursuivit le gros homme au bout d'un instant.—Est-ce que quelque motif vous empêche d'accueillir ma requête ?

— Vous ne nous ferez pas ce chagrin, n'est-ce pas, monsieur ?—ajouta l'enfant d'une voix douce et presque suppliante ;—mon père et moi nous serons si fiers d'obtenir une œuvre de vous.

— Non, monsieur, je n'hésite pas...—répondit Gabriel.—Je suis, il est vrai, surchargé de travaux en ce moment, mais je les abandonnerai tous pour avoir le bonheur de fixer sur la toile les traits si purs de mademoiselle votre fille...—Avec un semblable modèle on doit produire un chef-d'œuvre, et c'est une bonne fortune pour un peintre...

— Ains, vous acceptez ? reprit vivement l'enfant blonde.

— Oui, mademoiselle...

— Oh ! merci, monsieur, merci mille fois !—Ce portrait est une surprise que mon père réserve à sa sœur que j'aime de toute mon âme et qui est presque ma mère... Elle a pour moi une tendresse si grande... Elle sera si heureuse...

— Je suis entièrement à votre disposition, mademoiselle, je le répète...—dit le peintre...

Il ajouta en s'adressant au gros homme :

— Peut-être, monsieur, vais-je vous paraître un peu exigeant.

— S'il s'agit du prix, vous ne sauriez l'être trop,—interrompit le visiteur ;—veuillez fixer vous-même un chiffre... je l'accepte d'avance...—Quel qu'il soit je n'en resterai pas moins votre obligé, et je vais...

Déjà il tirait de sa poche un gros portefeuille bourré de billets de banque.

Gabriel Servet l'arrêta du geste.

—Vous vous trompez, monsieur... —dit-il en même temps... —Quand je parlais de mes exigences, il n'était point question d'argent.

—De quoi donc, alors ?

—De la nécessité pour mademoiselle votre fille de venir poser ici, car je ne pourrais transporter tout mon attirail de peintre chez vous, où d'ailleurs je trouverais certainement une lumière moins favorable que celle de mon atelier.

—N'est-ce que cela ? Eh ! monsieur, ce que vous appelez une exigence est tout naturel et n'a rien qui m'étonne... Je suis, ou plutôt j'ai été architecte, donc artiste par certains côtés... Je comprends à merveille que pour être vous-même, pour battre le plein de votre talent, vous avez besoin d'un certain milieu auquel vous êtes habitué... J'ai toujours compté que ma fille, si vous consentiez à faire son portrait, viendrait poser dans votre atelier.

Tandis que s'échangeaient ces paroles, Albert de Gibray contemplait toujours à la dérobée, avec une sorte d'extase, la gracieuse enfant dont la beauté l'avaient enivré.

Quand le gros homme prononça ces mots : *J'ai toujours compté que ma fille viendrait poser dans votre atelier...* il sentit son cœur battre avec une violence inaccoutumée et il lui sembla qu'un vent de flamme passait sur son visage.

En ce moment aussi l'enfant blonde, peut-être involontairement, mais dans tous les cas d'une manière inconsciente, tourna la tête du côté d'Albert.

Ses yeux rencontrèrent les yeux du jeune homme.

Elle tressaillit, et un beau nuage pourpre remplaça une ou deux secondes la teinte rosée de ses joues.

—Oui, d'abord, autant que possible, mais plus tard, quand l'ébauche de la figure sera poussée suffisamment et que je m'occuperai des fonds et des accessoires, je pourrai travailler seul et ne déranger mademoiselle que tous les deux ou trois jours.

—Quelle sera l'heure de la séance ?

—Celle qui vous conviendra le mieux. Je me mets à vos ordres...

—Voulez-vous dix heures du matin ?

—Parfaitement.

—Alors, c'est convenu.

Pour la seconde fois Albert sentit son cœur battre plus vite.

C'était à dix heures précisément qu'il venait prendre sa leçon quotidienne.

L'idée de revoir la jeune fille lui causait une sensation de joie profonde qu'il ne cherchait pas à analyser.

—Quand commencerons-nous, monsieur ? demanda l'enfant blonde.

—Vous êtes pressée... fit Gabriel en souriant.

—Oh ! oui, monsieur !... Commencerons-nous demain ?

—Cela dépend...

—De quoi ?

—De la dimension du portrait... Le voulez-vous en buste seulement ou en pied et de grandeur naturelle ?

—En pied et de grandeur naturelle.

—Il me faut donc le temps de commander une toile de dimension, sur châssis à clefs, et je n'aurai cette toile qu'après-demain au plus tôt... et encore n'est-ce pas certain... Aussitôt après avoir vu mon fournisseur j'aurai l'honneur d'écrire à monsieur votre père, pour lui fixer le jour de la première séance qui, vous le voyez, mademoiselle, ne dépend pas de moi.

—Pourvu que votre fournisseur ne se mette pas en retard... murmura la jeune fille avec une impatience enfantine.

—Il est habituellement exact, et je lui recommanderai la plus grande hâte... Une question encore...

—Laquelle, monsieur ?

—Avez quelle toilette mademoiselle désire-t-elle être peinte ?

La jeune fille regarda son père.

Celui-ci répondit :

—Marie sort du pensionnat... Je souhaite que son portrait la montre en toilette de pensionnaire, avec le ruban bleu en écharpe indiquant qu'elle fait partie de la division des grandes... C'est ainsi que ma sœur la préférera... Le costume, du reste, est gracieux...

—C'est entendu...

—Il me reste à vous donner mon adresse afin que vous puissiez m'écrire...

Le gros homme exhiba de nouveau son portefeuille si amplement garni de papier Garat, l'ouvrit et en tira une carte de visite qu'il tendit à Gabriel Servet.

L'artiste la prit, y jeta les yeux et lut :

LEDOVIC BRESSOLLES

25, rue de Verneuil.

M. Bressolles s'était levé et la jeune fille en avait fait autant, convaincue que son père allait se retirer.

Mais, au lieu de prendre congé, il se dirigea vers le chevalet supportant la toile à laquelle travaillait le peintre et qui, nous le savons, était presque finie.

La blonde enfant le suivit et, en passant à côté d'Albert de Gibray, échangea pour la seconde fois avec lui un regard inconscient qui la fit rougir de nouveau.

Gabriel, debout à trois pas du chevalet, attendait sans anxiété le jugement que les visiteurs allaient porter sur son œuvre nouvelle.

—Vous destinez sans doute ce tableau à l'exposition ? demanda l'ex architecte.

—Oui, monsieur.

—C'est très remarquables, et je vous prédis un grand succès...

—Est-ce votre opinion sincère ?

—Parole d'honneur, cher artiste, et j'ai la prétention de m'y connaître un peu... C'est superbe... Je parie que ma fille est de mon avis... N'est-ce pas Marie ?

—Oh ! oui, c'est beau, c'est bien beau ! s'écria Mlle Bressolles en joignant les mains. Mais comme c'est triste ! Quelle expression douloureuse offre la physionomie de la pauvre malade... Cela serre le cœur...

—C'est navrant, en effet, appuya M. Bressolles.

—Navrant comme la vérité... dit Gabriel.

—Ce tableau n'est-il donc point une œuvre d'imagination ?... demanda Marie.

—Malheureusement non.

—Vous avez vu ce que vous avez peint ?

—Oui, mademoiselle.

—Ce doux visage souffrant et résigné est un portrait ?...

—Un portrait d'une ressemblance absolue, oui, mademoiselle... J'ai eu pour modèle un pauvre enfant bien malade...

—Elle n'est pas morte, j'espère ?... fit la jeune fille avec émotion.

—Non... Elle est même hors de péril, momentanément du moins, et sa convalescence suit son cours ; mais, pour arriver à une guérison sérieuse et durable, il lui faudrait beaucoup de soins encore... une vie calme... un peu de bien-être... Elle a vécu contre toute espérance, grâce aux soins dévoués d'une de ses voisines, et grâce aussi à quelque argent que nous lui avons fait parvenir, mon élève M. Albert de Gibray, que j'ai l'honneur de vous présenter, et moi... Elle a vécu... mais son avenir me semble bien sombre... si elle a un avenir...

En se voyant présenter à l'improviste, Albert avait salué.

M. Bressolles lui rendit son salut.

Marie s'inclina toute rougissante.

—Cette jeune fille est sans doute un de vos modèles ? demanda l'ex-architecte.

—Non, monsieur. C'est une ouvrière très laborieuse, qui s'épuise à des travaux de couture et ne parvient qu'à grand-peine à gagner un pain bien dur.

—Quelle misère !... murmura tristement Marie.

—La misère noire et froide... Hélas ! oui, mademoiselle... Et si encore elle avait conservé sa santé... Mais la maladie d'abord... la convalescence ensuite... que va-t-elle devenir ?

—Pauvre enfant ? Quel âge a-t-elle ?

—Vingt-deux ou vingt-trois ans à peu près...

XXXV

—Sa famille ne peut donc lui venir en aide ? demanda M. Bressolles.

—Elle n'a pas de famille... répondit l'artiste.

—Ses parents sont morts ?

—Elle ne les a jamais connus... C'est une pauvre enfant abandonnée dès l'âge le plus tendre par son père et par sa mère... Il lui a fallu une nature tout angélique, le sentiment inné du devoir, un courage poussé jusqu'à l'héroïsme, pour arriver à son âge sans avoir failli...

—Et personne ne lui vient en aide ?

—J'ai tenté de le faire et c'est à peine si j'ai réussi... Je voulais lui payer largement les quelques séances que je lui ai demandées pour ce tableau, et pour une étude de tête que M. de Gibray a peinte d'après elle... Elle a refusé de recevoir une rémunération supérieure à celle accordée d'habitude par les artistes à leurs modèles...

—J'allais cependant vous prier, monsieur, de lui transmettre mon offrande... murmura la jeune fille...

—Elle ne l'accepterait pas, mademoiselle.

—Comment alors s'y prendre pour la secourir ? On ne peut la laisser se débattre dans la misère, convalescente et faible encore...

Albert de Gibray intervint.

—Il y aurait un moyen... dit-il.

—Lequel ? fit vivement Marie.

—Confiez-lui du travail... La certitude de ne point manquer d'ouvrage doublerait ses forces.

—Père ! s'écria la jeune fille en prenant les mains de M. Bressolles. Il me vient une idée... Si j'osais...

—Quoi donc, chère enfant ?

—La lingère de ma pension vient de partir pour se marier et pour s'établir à son compte... La place est vacante... Peut-être la protégée de M. Servet est-elle capable de la remplir...

—Elle en est capable, n'en doutez pas... interrompit Gabriel.

Marie poursuivit :

—Eh bien, recommandée chaudement par M. Servet et par nous, elle aurait la chance d'être acceptée... Mme Dubief, si charitable, si bonne, s'intéresserait certainement à elle... La place est excellente... douze cents francs par an, le logement et la nourriture ; ce serait pour cette pauvre enfant une vie calme, paisible, un avenir assuré.

—Vous êtes un ange de charité, mademoiselle... dit Gabriel. Ce serait en effet la fortune et le bonheur pour celle que vous voulez bien appeler ma protégée et qui devient la vôtre... Monsieur votre père peut la recommander hardiment, ainsi que je le ferai moi-même... Je me suis renseigné sur son compte... Je réponds d'elle ! Dans son existence de vingt-deux ans il y a beaucoup de souffrance, mais pas une tache...

Albert de Gibray, ému jusqu'aux larmes, murmura :

—Ah ! mademoiselle, quelle bonne action que vous allez faire !

Mais, n'est-ce pas tout simple, monsieur ? Qui n'esayerait d'en faire autant à ma place ? répondit Marie ; puis elle continua, en s'adressant à M. Bressolles : Père, nous verrons Mme Dubief ?

—Je te le promets...

—Aujourd'hui même ?

—Aujourd'hui si tu veux, mais...

—Mais quoi ?

—Avant de s'avancer, il faudrait au moins savoir si cette jeune fille, qui vient d'être très malade, aura la force nécessaire pour remplir l'emploi dont tu parles...

—Cet emploi consiste, pour la lingère, à surveiller les ouvrières qu'elle a sous ses ordres et à préparer le linge des élèves... Tu vois, père, que ce n'est pas fatigant...

—Bien... Mais la jeune fille acceptera-t-elle ? Voilà le point important.